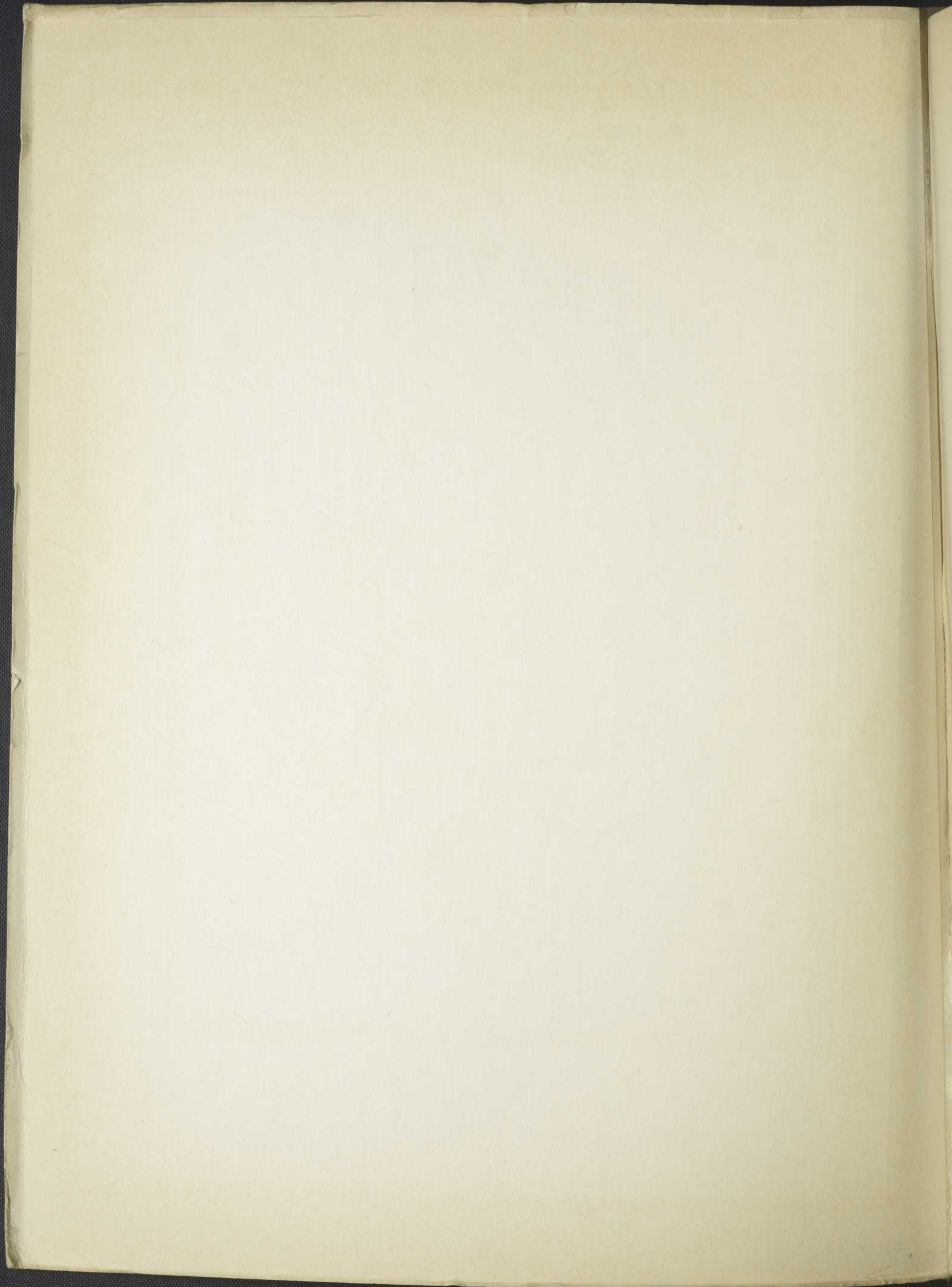
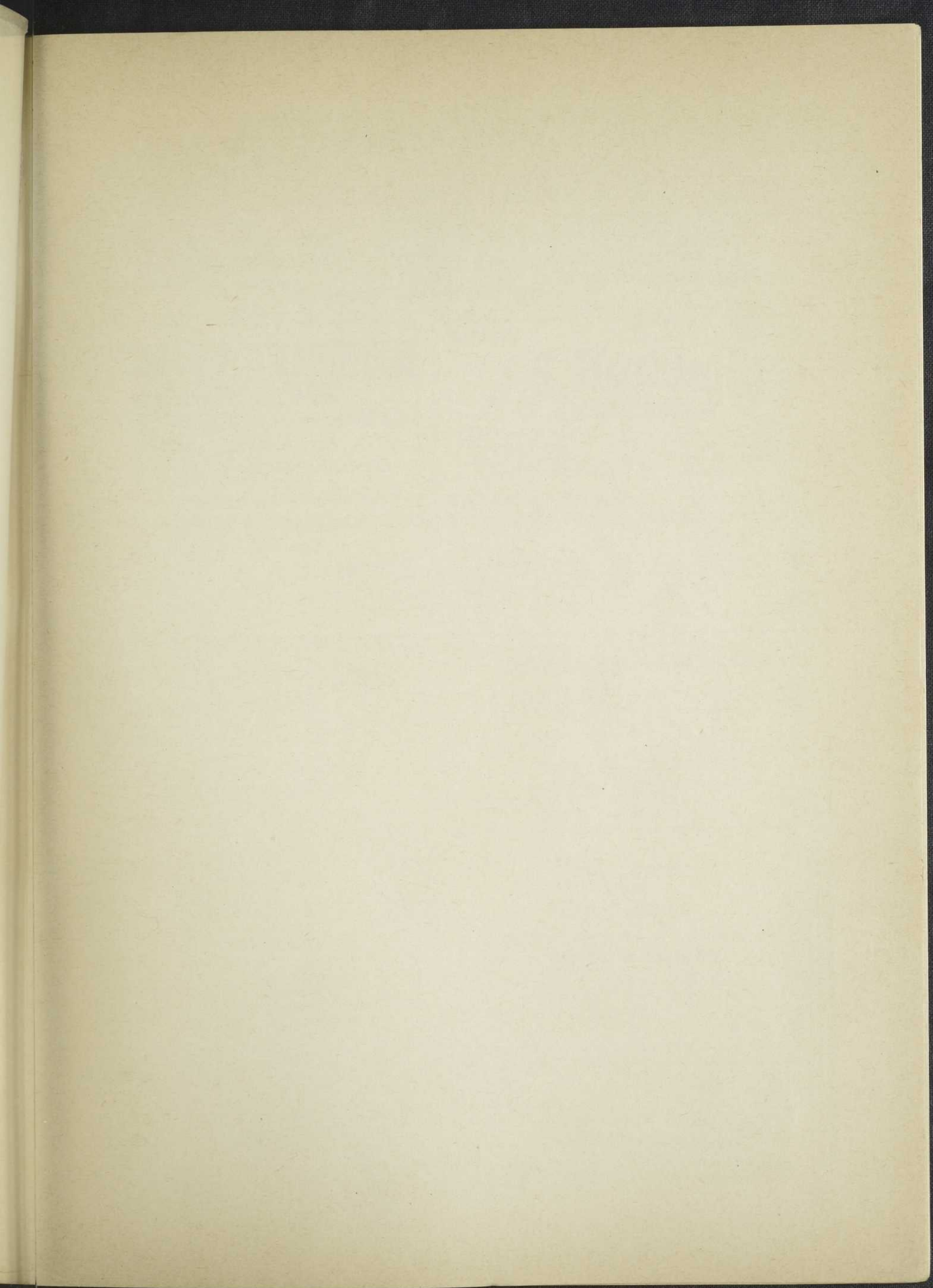


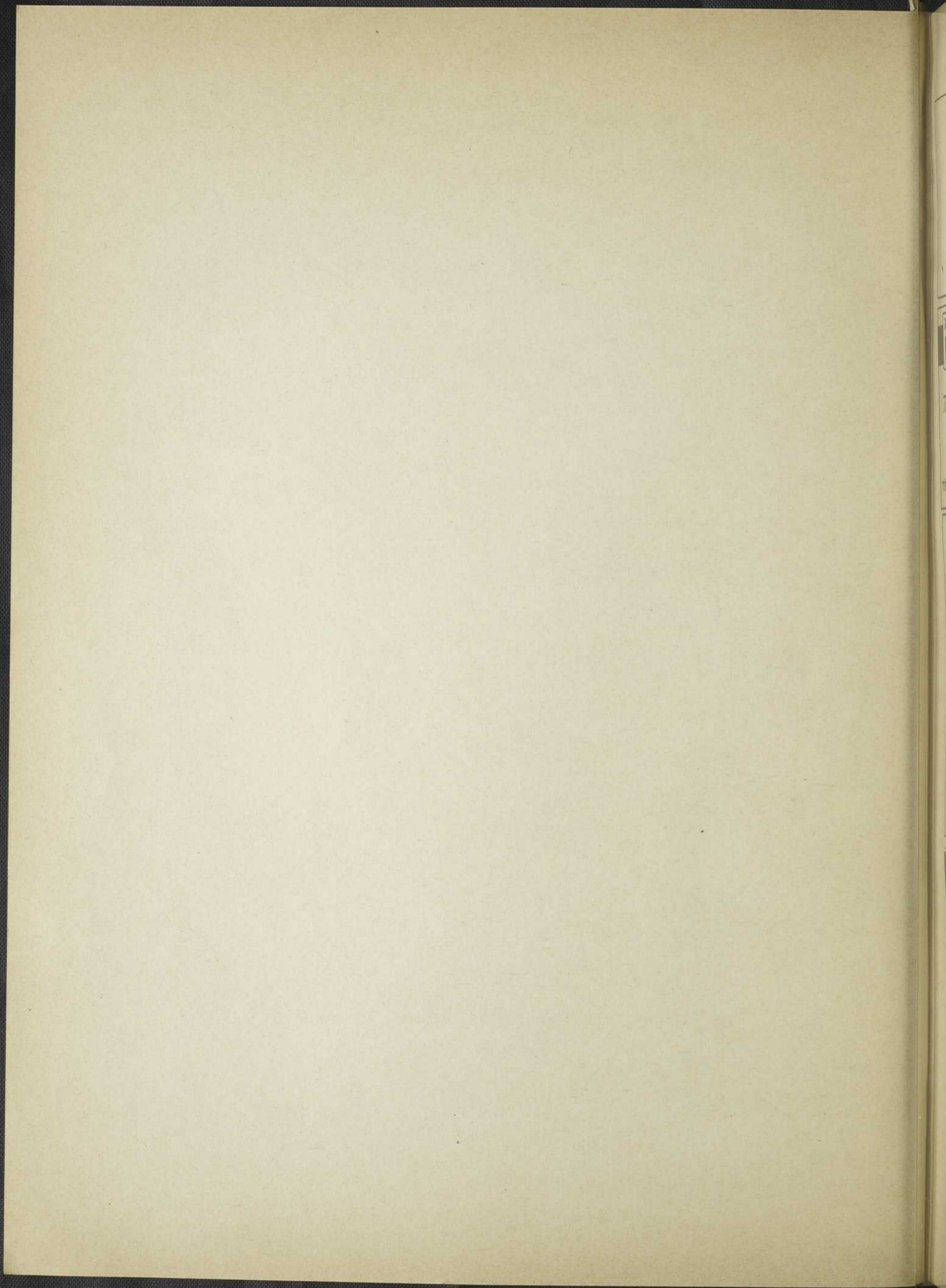
PER
R-382
EX 2

REVUE
DOMINICAINE









ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS:

Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débarrassage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

•••
SERVICE
JOUR ET NUIT
TÉL. 6210
•••

CHARLES CLOUTIER

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES
EMBAUMEUR, ETC.

•••
174, D'AIGUILLON
QUÉBEC
P. Q.
•••

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. ZONE 7-036

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS
ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure, Statues en Bois
Autels, Ornaments d'églises, Etc.

ST-ROMUALD.

CO- LÉVIS, P. Q.

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes
et Enfants, Brassières, Corsets, Supports
Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

CORSETIÈRE MÉDICALE DIPLÔMÉE

75, ST-JEAN

TÉL. 2-7553

QUÉBEC

Spécialité: Ceintures chirurgicales

V

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE
LIMOILOU — QUÉBEC

TÉL. BUREAU: 3-2572

TÉL. Rés.: 3-4129

P. E. LAROCQUE

REPRÉSENTANT

CHAUFFEUR MÉCANIQUE "VOLCANO"

86, CÔTE D'ABRAHAM

QUÉBEC

FABRIQUÉ À SAINT-HYACINTHE

ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUEBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUEBEC

Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :

The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal

AMEUBLEMENT GÉNÉRAL :

Corbeil, Paul, 434 est, boul. Crémazie, DU. 5737-5738, Montréal

ARCHITECTES :

Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :

Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES :

"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ARTICLES DE SPORT :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :

Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.

ASSURANCES ET IMMEUBLE :

Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670 Ottawa

ASSURANCES :

La Sauvegarde, Cie d'assurance sur la vie Montréal

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES : RÉPARATIONS :

Morrisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 Québec

AVOCATS :

Beauregard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 Québec
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 Montréal
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUES :

La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec

BRIQUE, TERRA-COTTA, TUYAUX :

La Brique de Scott Enrg., Tél. National 7, Scott Jct. P. Q.

BUANDERIES :

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CALICES, CIBOIRES :

Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :

Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUSSURES :

Talbot, Alphonse, 7, 29 et 45, St-Joseph Québec

CHEMINÉES, INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS :

Pelletier, Arthur & Cie, 167, Saint-Sauveur, Tél. 8040, Québec

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :

Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 Montréal

CLAVIGRAPHES - RUBANS - RÉPARATIONS - PAPIER CARBONE :

N. Martineau et Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318 Montréal

CLÔTURES :

Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.

COLLÈGE VERSAILLES :

Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :

Un ami de la Revue.
Compliments d'un ami : C. N. E.
W. A. Baker, Palais de Justice Montréal

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :

Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec

COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS :

Girard, Mlle Marie, Dir., 118, boul. St-Joseph, CR. 1791, Mtl.

COURTIERS EN ÉPICERIES :

Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal

COUVREURS :

Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :

Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :

Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec

EAUX GAZEUSES :

Claire Fontaine Ltée, 88, Côte d'Abraham, Tél. 2-8171, Québec

EAU DE JAVELLE :

L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou) 4-2661, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :

Maranda, Delphe, 812½, St-Valier, Tél. 2-3808 Québec

ÉPICIER-BOUCHERS :

Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS :

D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Laporte, Hudon, Hébert, 640 ouest, St-Paul, MA. 3761, Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec

HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HÔPITAL PRIVÉ — MATERNITÉ :

Hôpital Sainte-Marguerite, 1435, Amherst, FR. 7623, Montréal

Bonnes adresses à consulter

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMERIE-RELIURE (IMPRESSIONS DE TOUS GENRES) :

Presses Sociales Ltée, 194, Latourelle, Tél. 5913 Québec
Imprimerie Economique Enrg., 473, St-Vallier, Tél. 3-3408, Qué.

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNEAUX :

Le Droit Ottawa, Ont.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

"Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LAMES DE RASOIR "GOLDTONE" :

Lachance, J.-M., 126, St-Pierre, Tél. 4-1528 Québec

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

MARCHANDS DE CHAUSSURES :

Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 St-Hyacinthe

MARCHANDS DE POISSON :

"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 Montréal

MOBILIERS D'ÉGLISES — MENUISERIE GÉNÉRALE :

Verrette, Philippe Enrg., 2008, Bellefeuille, Tél. 3252, T.-Riv.

NETTOYEURS ET BUANDIERS :

Pfeiffer, 4, rue McMahon, Tél. 2-2021 Québec

NÉGOCIANTS DE PAPIER ET SES PRODUITS :

MacGregor Paper & Bag Co., Inc.,
451, St-Sulpice, Tél. LA. 2274-2275, Montréal

NOTAIRES :

Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PHARMACIENS :

Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.),
3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec

PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :

Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 Québec

PIERRE DE TAILLE, PIERRE CONCASSÉE :

Martineau Fils Ltée, Bureau-Chef, 517 est, Marie-Anne,
Tél. FR. 8181, Montréal

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :

Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIES EN GROS :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

NETTOYEURS ET TEINTURIERS :

Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 Montréal
Teinturerie Dorchester Enrg., 116, Dorchester, Tél. 4-2484, Québec

TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :

Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
 ABONNEMENTS PAR LA POSTE
 EDITION QUOTIDIENNE
 CANADA \$ 6.00
 (Sauf Montréal et banlieue)
 E. Unis et Empire Britannique 8.00
 UNION POSTALE..... 10.00

TÉL. CALUMET 2479
 427 EST, LAURIER
 MONTRÉAL

J. HÉBERT
 ÉPICIER-BOUCHER

ATTENTION SPÉCIALE
 AUX COMMUNAUTÉS
 RELIGIEUSES

Art Commercial
Paul Marechal
 ARTISTE
 à l'ŒUVRE de PRESSE DOMINICAINE
 Tél.: Elwood 1232
 4421, ave Oxford

GÉRARD GÉRARD
 LIMITÉE
 ENTREPRENEURS
 PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
 SUITE 406-18, RIDEAU
 TÉL.: 2-9872

QUÉBEC: 104 ST-JEAN
 SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS:

OUVRAGES D'ÉGLISES,
 COUVENTS, ÉCOLES,
 ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
 961A, RUE ST-ROCH,
 MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la
 pratique facilite celle de toutes les autres, peut
 conduire au succès, parfois même au bonheur:

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉLÉPHONE: CALUMET 9572

LUNETTES — LORGNONS — RÉPARATIONS

REMPLISSONS PRESCRIPTIONS D'OCULISTES

OPTICIEN D'ORDONNANCE LICENCIÉ

I. A. RACETTE

AUTREFOIS À L'EMPLOI DE L'OPTIQUE CHEVRIER

6528, RUE ST-DENIS — MONTRÉAL

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
 ENVOYER NOUS
 UN TÉLÉGRAMME À
 BE. 3984
La Photo gravure Nationale Limitée
 282 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTRÉAL

TÉL.
 FRONTENAC
 3186*

**LAITIÈRIE
 PERFECTION
 DAIRY LIMITED**

2565
 CHAMBLY
 MONTRÉAL

TÉL.
 2-9411

KELLY ET LEDUC
 FERRONNERIE

67, rue
 WELLINGTON
 HULL, P.Q.



N. MARTINEAU & FILS

Tél. BE. 2318

1019, BLEURY

UNDERWOOD ROYAL
 REMINGTON NOISELESS
 STANDARD & PORTATIF



J.O. BROCHU,
 prop.

MICHEL LATULIPPE, ENR.

G. LACHANCE,
 gérant

Fabrication de Bouilloires, Réservoirs et Tuyaux
 Forge générale. Soudure autogène et électrique
 Demandez nos prix. Vous serez satisfaits et vous économiserez

(Tél. 3-3761)

INGÉNIEURS-MÉCANICIENS
 Nos experts sont à votre disposition.
 303, rue Dorchester, Québec, P.Q.



LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

vient de publier

*une liste des ouvrages qu'elle
a actuellement dans ses rayons,
demandez-la en vous adressant*

à

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTREAL

Tél. DUpont 6556

Jos. Robin

BOULANGER

SPÉCIALITÉ: LE PAIN
NATUREL "ST-MICHEL",
RECOMMANDÉ PAR LES
MÉDECINS.

PROTÉGEZ VOTRE SYSTÈME
DIGESTIF EN MANGEANT LE
FAMEUX PAIN :

« Naturel St-Michel »

8300, boul. St-Michel — Montréal

Tél.
FITzroy
8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5 5 6 5

Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal



CH. 9020

Une valeur de \$10.00 sera allouée sur
présentation d'un de ces coupons dans
chaque transaction avec la maison

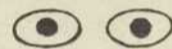
VICTOR DUBOIS

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

SALONS MORTUAIRES GRATUITS

1867, AMHERST & 3619, ST-DENIS

Spécialiste Optométriste-Opticien



J.L. Arthur Bousquet, o.d.

HEURES de BUREAU:
9hres A.M. à 9hres P.M.

Consultation sur demande

Tél.: AMherst 2927

1571 est, MONT-ROYAL
MONTRÉAL 2^e ÉTAGE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
7 à 8 - P.M.

Dir P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:

MALADIE/ CHRONIQUE/
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FR. 1895
900 est, /herbrooke

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS

tél. CR. 9957

8296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:

MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES: GRIPPE, RHUMATISME.



Sommaire

Janvier 1942

P.-M. GAUDRAULT, O. P. : *Ernest Lapointe*

« Admirable spectacle d'un homme qui sent qu'il est dangereusement frappé, d'un chrétien qui réalise que tout espoir est perdu et qui se prépare à paraître devant Dieu ».

RENÉ RISTELHUEBER : *Une entrée triomphale (Constantinople 1918-1919)*

« Aujourd'hui, au milieu de la tristesse des jours sombres, ce souvenir jette un rayon lumineux et réconfortant comme une aurore. Après la nuit, le soleil luira de nouveau sur l'histoire de France ».

R.-M. VOYER, O. P. : *Montréal vu du Ciel*

« Rien n'a sûrement jamais égalé jusqu'ici, en largeur et en pittoresque de perspective le premier *Montréal vu du ciel* ».

ROGER DUHAMEL : *Les catholiques américains*

« Dans ce conflit d'opinions, conflit qui s'aggravera au fur et à mesure de la prolongation de la guerre, quelle est la position des catholiques américains ? »

G.-M. LUSSIER, O. P. : *Sur le front invisible*

« Nous chargerons-nous plus longtemps du crime de désertion le front invisible et de retarder ainsi la fin de cette immonde tuerie ? »

PAUL VIGNAUX : *En souvenir du Père Bernadot, O. P.*

« Je veux simplement rendre témoignage à l'esprit du P. Bernadot, dire pourquoi tant de laïques, mes contemporains, sont venus chercher une inspiration dans la maison dominicaine de Juvisy, puis de la Tour-Maubourg ».

Directives pratiques :

R.-M. CHARLAND, O. P. : Consultation canonique : La célébration des mariages mixtes.

Le Sens des Faits :

M.-M. DESMARAIS, O. P. : Message au peuple français.

L'Esprit des Livres :

GÉRARD DE CATALOGNE : « Notre Révolution ». Tome 1er : « Tragédie dans le monde ». Tome 2e : « Hommes et doctrines du vingtième siècle » (*Albert Lacroix*).

GASTON MONIN : « La vie intime des époux » (*Noël Mailloux, O. P.*).

ROBERT RUMILLY : « Histoire de la Province de Québec », I—Georges-Etienne Cartier, II—Le « Coup d'Etat », III—Chapleau, IV—Les « Castors » V—Riel, VI—Les « Nationaux » (*Thomas Charland, O. P.*).

MARIE BONENFANT : « Canadiennes d'hier » (*A. Papillon, O. P.*).

JACQUES ROUSSEAU : « Notions élémentaires de Génétique » (*Noël Mailloux, O. P.*).

J.-W. LAVERDIÈRE et L.-G. MORIN : « Initiation à la Géologie » (*Noël Mailloux, O. P.*).

R. P. FRANCIS GOYER, S. S. S. : « Sois fort » (*Noël Mailloux, O. P.*).

HENRY TORRÈS : « La France trahie. Pierre Laval » (*A. Papillon, O. P.*).

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

RÉDACTION : { COLLÈGE DOMINICAIN } ADMINISTRATION { L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE }
95. AV. EMPRESS, OTTAWA { 5375. AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL }

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.

Revue Dominicaine

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :
ANTONIN PAPILLON, O. P.

Volume XLVIII

Tome 1

Janvier 1942

Ernest Lapointe

La mort de Monsieur Lapointe a surpris ses compatriotes et tout le Canada, comme une mort subite ! Annoncée comme inévitable depuis une douzaine de jours, on n'y voulait pas croire, on espérait contre l'espérance. Quand le fait tragique fut connu, ce fut comme un coup de foudre en plein soleil, abattant un chêne ! Et la trouée reste ! On ne remplace pas un chêne en peu de jours !

La consternation qui a frappé les Canadiens français, le deuil de tout un peuple, les hommages des plus grands et des plus petits, les milliers et les milliers de Canadiens de tout âge et de tout rang qui ont défilé devant son cercueil, à Montréal, à Québec et à Rivière-du-Loup : des riches et des pauvres ; des hommes d'Etat et d'humbles paysans ; des fonctionnaires et des ouvriers ; des femmes et des enfants ; pas de curieux, tous des gens qui se sentaient eux-mêmes frappés ; les larmes qui ont coulé ; la foule compacte qui bordait les rues sur tout le parcours funèbre, de l'Hôtel du Gouvernement à l'église Saint-Roch et de là à la gare du Palais, foule où l'on sentait et la douleur du cœur et la piété reconnaissante, à Québec comme à Rivière-du-Loup ; l'éloge d'une si poignante grandeur de Son Eminence le

Cardinal Villeneuve, comme l'émouvante recommandation aux prières du vieux curé de Saint-Patrice : « Mes frères, allez voir M. Lapointe, allez prier pour lui ; amenez vos enfants, montrez-leur M. Lapointe afin qu'ils gardent le souvenir de cet homme, de sa foi, de son honnêteté, de son patriotisme » ; les amas de télégrammes et de lettres, depuis celui du Roi George VI jusqu'à celles de pauvres gens inconnus, éprouvant le besoin de dire leur peine à Madame Lapointe ; tout cela et encore le vide immense que nous ressentons, puis, j'allais dire, la sottise de quelques rares exceptions, tout cela est un hommage sans précédent au grand disparu, tout cela marque la place qu'il avait dans le cœur de ses compatriotes, même de ses adversaires politiques, celle aussi qu'il tenait dans le Parlement et aux conseils de la Nation. Tout cela dépasse ce qui s'est vu jusqu'ici. J'ai été témoin des funérailles de deux lieutenants gouverneurs à Québec et de celles de Sir Wilfrid Laurier à Ottawa ; celles de M. Lapointe, tombé en plein pouvoir, avec tout son prestige de grand homme d'Etat, à un moment tragique où, non seulement ceux de sa race, mais tous ses concitoyens avaient le plus besoin de lui, ont revêtu un cachet de sympathie, de grandeur, de deuil national et individuel qui ne pourra être dépassé. Il est des sentiments qui ne se dépassent jamais et le Canada tout entier, touché au plus profond, a donné ce qu'il y a de meilleur dans le cœur humain.

La Providence a été bonne et très généreuse pour Ernest Lapointe. Elle l'a doué des plus beaux dons d'intelligence, de cœur, physiques même. Mais combien d'hommes aussi richement dotés ont fait une faillite de leur vie, gaspillant les dons de Dieu !

Si Ernest Lapointe est arrivé au faite des honneurs et du pouvoir, s'il a donné à sa province et à son pays les services d'un

ERNEST LAPOINTE

grand homme d'Etat, s'il s'est donné lui-même jusqu'à la mort, c'est qu'il a eu, dès les premières heures, le sens profond du devoir, la haute ambition, non pas des honneurs, non pas du pouvoir, non pas de la fortune, mais celle, infiniment plus noble, de servir au sens plein du mot, au sens tragique du mot : jusqu'à en mourir. C'est qu'il a fait fructifier les talents qu'il avait reçus, c'est qu'il a travaillé avec acharnement. Tout ce qu'il a eu, il l'a noblement mérité, il l'a gagné de haute lutte. Il n'y a personne qui, scrutant sa vie, ses activités et ses succès, puisse dire qu'Ernest Lapointe a été indûment favorisé, que c'est la protection qui l'a mis en place. Il est parti de loin, il a fait son chemin n'écrasant personne, indéfectiblement loyal à ses chefs en des circonstances favorables à l'ambition naturelle, qui eussent tenté des caractères moins noblement trempés ; au-dessus des intrigues et des mesquineries de coulisses, il a monté grâce à son « Labor Improbis », à son honnêteté foncière, à son respect des hommes. Quand l'heure des responsabilités a sonné, Ernest Lapointe était au premier rang, capable au moral comme au physique de les porter ; personne ne pouvait l'ignorer, il eût été injuste de n'en pas tenir compte.

Il s'est imposé d'emblée à ceux de sa race, mais aussi à tous les Canadiens. On avait pour Ernest Lapointe la même estime, le même respect et la même confiance dans les provinces anglaises du Canada comme dans la province de Québec. Profondément humain, il connaissait à fond le cœur de l'homme, ses réactions, ses faiblesses et ses grandeurs et il n'est pas d'auditoire, si complexe qu'il fût, qu'Ernest Lapointe ne gagnait pas là où les autres échouaient. Il avait le bon mot, l'histoire qui déridait, la fine psychologie qui inspirait ce qu'il fallait dire à telle foule en telle circonstance, puis la force des idées qui com-

mandait le respect des opinions adverses, même si elles ne convertissaient pas. Puis, l'assemblée finie, même les adversaires aimaient aller serrer la main de Lapointe, de cet homme jovial, au rire sain et franc, qui éprouvait plus de plaisir à causer avec un paysan ou un ouvrier qu'avec les plus haut placés, car toute sa vie, malgré les honneurs, il est resté près du peuple qu'il aimait. Il a toujours eu ce solide bon sens.

Il a travaillé avec acharnement, ai-je dit. Fils de terrien, élevé dans le rang, à Saint-Eloi, il avait eu l'exemple de l'âpreté au travail et reçu dans le sang cet amour du labeur. Au Collège de Rimouski, il se classe premier et décroche le prix du Prince de Galles, au baccalauréat. A l'université, il fait un solide cours de Droit, en même temps qu'il noue de fortes amitiés qui ont survécu aux ans, à la diversité des carrières, à la distance : un de ses amis de Laval vint en avion d'Edmonton pour assister à ses funérailles.

La licence en Droit obtenue avec honneurs, il retourne vers la petite patrie, « en bas de Québec », pour y pratiquer le Droit. Il travaille et le succès lui sourit. En 1904, il entre au Parlement fédéral, député de Kamouraska. Il est jeune, très jeune, vingt-huit ans ! Il eût pu perdre la tête et perdre son temps. Pendant que des collègues flânent, jouent aux cartes, tuent le temps, Ernest Lapointe travaille, il fréquente la bibliothèque, étudie l'anglais dont il n'a que les éléments, le Droit constitutionnel, les questions internationales ; il lit beaucoup les meilleurs orateurs anglais, l'histoire politique d'Angleterre et du Canada. Il accumule les connaissances et se forge des armes.

Il parle peu, ne se fait pas remarquer sur le parquet de la Chambre autrement que par son physique, qui en impose, ou par ses chefs qui l'ont déjà jugé. Ce travail en étendue en même

ERNEST LAPOINTE

temps qu'en profondeur a duré plusieurs années. C'est en 1913 qu'il fit son premier discours en anglais dans la Chambre des Communes. Ce fut une révélation. Il avait maîtrisé la langue anglaise, il la perfectionnait encore dans la suite, par la pratique, au point de devenir un des meilleurs orateurs en cette langue, rendant des points à plusieurs de ses collègues de sang anglais.

C'est un brillant exemple de ce que la volonté et le travail peuvent faire. Il allait maintenant occuper une banquette de première rangée et s'imposer à l'attention de la Chambre et du Canada. On écrit de lui : « When he spoke in French, Mr. Lapointe was as the very voice of the Province of Québec ; when he orated in English he not only thought in that language, he spoke in an unequivocal and understanding manner that put upon him the stamp of approval he preferred above all others, a great Canadian. As an orator, he came second only to the silver-tongued spokesman from St. Lin ; in patriotism he took second place to none ».

On a même dit qu'il dépasse Laurier, car, dans l'ensemble, il fut plus canadien et aussi parce qu'il est resté plus près de son peuple.

Monsieur Lapointe a d'abord suivi une politique, puis, dans la même ligne peut-être, mais avec toute sa personnalité, il a fait la politique de son parti et du Canada. Les vingt dernières années de vie parlementaire ont été fortement marquées par l'influence d'Ernest Lapointe. On a pu n'être pas de son opinion, le discuter, le combattre même, c'est le jeu de la politique, il n'en reste pas moins que la politique canadienne, intérieure et extérieure, a été grandement influencée par sa personnalité. Je crois qu'on peut dire en toute vérité que le Parlement ne sera plus le même sans Ernest Lapointe. Il manquera quelqu'un.

L'influence de Monsieur Lapointe ne s'est pas fait sentir seulement au Canada, mais dans le monde international, à Genève, à Londres, à Washington.

A la longue l'épée use le fourreau et les plus forts finissent par faiblir à la tâche. Ernest Lapointe semblait taillé pour défier les ans. Ce n'est pas toujours une promesse de longévité, il est parti prématurément à l'âge de 65 ans.

Le travail fait sa part d'usure, mais aussi les responsabilités, les angoisses et les souffrances morales.

Ernest Lapointe a connu tout cela. Depuis deux ou trois ans il était sourdement miné. J'ai été témoin, vers la fin de 1939, d'un assaut fait par des amis pour l'engager à se retirer de la vie publique aussi active. Il n'a pas faibli ; le sens du devoir et des responsabilités grandissantes, surtout à cause de la guerre, l'attachait à son poste. Il répondit carrément : « Quitter en ce moment serait une trahison. Je me dois à mon pays ».

C'est pourquoi il a ressenti si vivement et cela lui a été, sur son lit d'hôpital, une souffrance additionnelle dont il eût pu se passer, le soupçon de maladie diplomatique en vue d'une retraite !

A la vérité, il était bien là pour préparer une retraite, mais pas celle qui eût été une trahison, c'était pour la grande Retraite et il était rongé par autre chose que par le désir de se mettre à l'abri !

Pour attendre jusque-là, il avait dû faire des efforts surhumains. Son apparition à la Chambre des Communes, le 3 novembre, était un dernier effort, un acte de courage et de volonté extraordinaire. Dès le 5 il entra à l'hôpital pour faire face à la mort et pour entrer, non au Sénat, mais dans l'éternité et dans la demeure du Père éternel.

ERNEST LAPOINTE

Je fais ici appel au témoignage de ceux qui l'ont vu et suivi pendant ces trois semaines de souffrances et de lutte, ses médecins, ses gardes, ses intimes.

Admirable spectacle d'un homme qui sent qu'il est dangereusement frappé, d'un chrétien qui réalise que tout espoir est perdu et qui se prépare à paraître devant Dieu.

Si les journaux n'ont pas publié plus tôt la nouvelle de la gravité de sa maladie, c'est que pendant les premiers jours d'hospitalisation M. Lapointe lisait les journaux et écoutait la radio. Quand il n'en fut plus capable, son état critique fut annoncé.

Pendant près de quarante ans Ernest Lapointe avait mené bien des luttes qu'il avait toutes gagnées, il ne connut jamais une défaite personnelle. Dès qu'il fut averti que sa maladie était très grave et qu'il était en danger, il comprit que cette bataille, il ne la gagnerait pas ! Alors, avec le calme et la sérénité qui l'ont caractérisé pendant toute sa vie, avec une résignation parfaite à l'inéluctable décret de Dieu parce qu'inspirée par la foi et l'espérance chrétienne, il a accepté le sacrifice de la mort. Pendant les dix derniers jours, pas un instant il ne s'est raccroché à l'espoir de survivre. Il parlait de sa mort comme d'une loi qui aurait été votée par le Parlement, le Sénat et n'attendant que la sanction royale. Il n'eut plus de préoccupation que de se bien préparer, que de prier, de se recommander à la miséricorde de Dieu avec la foi forte du paysan et l'espérance chrétienne du croyant.

Il n'eut qu'un regret : partir au moment le plus tragique de l'histoire du pays, en des circonstances où il aurait pu servir encore si efficacement.

Aussi bien a-t-il prié et prié beaucoup pour son pays et ses compatriotes. Aux hommes d'Etat qui l'ont visité, à ses colla-

borateurs intimes, à ses amis il a fait son testament spirituel en des conseils portant la sagesse de cette heure suprême, où on ne joue pas la comédie, éclairée qu'elle est déjà des lumières de l'au-delà.

C'est à ce moment qu'il m'a confié un message pour la jeunesse de son pays, de sa Province surtout : « Mon Père, dites à mes jeunes compatriotes de travailler, de se préparer afin de pouvoir servir leur pays, de prendre les responsabilités qui les attendent, de les porter honorablement pour le bien de leurs compatriotes et du Canada. Dites-leur que j'ai confiance en eux, que c'est pour eux et pour mon pays que j'offre au bon Dieu le sacrifice de ma vie ».

C'est afin de transmettre ce message que j'ai écrit cet article, montrant en Ernest Lapointe l'homme, le Canadien qui a travaillé, qui a servi, qui a exercé une influence très grande dans sa Province et son pays, qui a porté des responsabilités écrasantes. A tous ces points de vue il peut être donné en exemple à toute la jeunesse de sa Province et de son pays.

C'est aussi pour donner à tous l'exemple de sa mort chrétienne dans la résignation calme et sereine, dans la confiance en Dieu comme en son Père, en la Vierge comme en sa Mère.

Il eut la faveur d'une bénédiction apostolique avec indulgence plénière de Sa Sainteté Pie XII, à la demande de Son Excellence le Délégué Apostolique. Il reçut cette bénédiction avec une poignante émotion, baisant les mains du prêtre qui la lui donna et le télégramme qui lui en communiquait la nouvelle. Il chargea son confesseur de ce message : « Dites à Son Excellence le Délégué Apostolique à quel point ! à quel point ! j'apprécie cette bénédiction. Je ne méritais pas cette faveur, mais elle m'est une suprême consolation ! »

ERNEST LAPOINTE

Puis, ce furent les dernières heures ! Il les vécut en pleine lucidité. Enfin, le mercredi matin, 26 novembre, à 9 heures 15, le Très Honorable Ernest Lapointe, ministre de la Justice du Canada, un des plus distingués fils de sa race, un grand Canadien, un grand croyant, fermait les yeux à la lumière de ce monde, *In spem vitæ æternæ !*

Fr. Pie-M. GAUDRAULT, O. P.

Provincial des Dominicains

« Une entrée triomphale »

Constantinople (1918-1919)

« Consolez-vous de ne pouvoir assister à l'entrée des troupes françaises à Strasbourg », m'avaient dit mes collègues de l'ambassade à Berne. « Vous allez faire vous-même une entrée triomphale à Constantinople ».

Peu après l'armistice du 11 novembre 1918, un télégramme m'expédiait, en effet, de Suisse en Turquie. J'avais un délai d'une dizaine de jours pour arriver à Tarente, d'où un navire de guerre devait transporter la première mission envoyée à Constantinople veiller aux intérêts français, fortement compromis par quatre années d'hostilités.

L'idée de voyager dans des conditions aussi anormales remplissait de fierté les jeunes secrétaires ; leurs aînés se montraient moins enthousiastes.

Sur le quai de Tarente, le hasard nous fit croiser un détachement d'officiers anglais débarquant d'Égypte. Minces, élégants dans leur uniforme kaki, la peau bien vernissée, les genoux nus, balançant à bout de bras un casque colonial, ils regardèrent avec un étonnement courtois notre petit groupe de civils, les traits tirés par quatre jours de chemin de fer et encore frileusement attardés dans des manteaux et des fourrures.

Le bâtiment affecté à notre voyage était un vieux croiseur fatigué, le « du Chayla », qui devait à la guerre d'être encore en service. Son commandant nous souhaita dans un salon-arrière une aimable bienvenue. Puis, après avoir conduit notre chef dans sa propre cabine, qu'il lui abandonnait pour s'installer au poste de secours sur la passerelle, nous désignant d'un geste hospitalier les canapés et le plafond, il nous dit gracieusement :

« UNE ENTRÉE TRIOMPHALE »

« Messieurs, vous êtes chez vous ». C'était une invitation à dormir, à notre choix, couchés sur des coussins ou suspendus dans des hamacs. Un bateau de guerre n'est pas un paquebot. L'honneur de voyager sur l'un exclut le confort de l'autre. Nous en faisons l'expérience. A défaut de cabines, du moins la table était-elle excellente et la traversée d'ailleurs assez courte.

Quarante-huit heures après, le « du Chayla », précédé d'un chalutier indiquant le chenal libre de mines, entrait avec prudence dans les Dardanelles. Mus par une même pensée de recueillement, nous nous étions joints aux officiers et aux marins qui, au garde-à-vous, saluaient ce sinistre cap de Sed-ul-Bahr où tant des leurs avaient trouvé une mort glorieuse. C'est sur cette pointe de rochers que, trois ans auparavant, des milliers d'hommes s'étaient fait tuer en vain au cours de la folle tentative de forcer l'entrée des Détroits. Cinq ou six grandes carcasses gisant sur le flanc faisaient de ce coin tragique un cimetière de bateaux, qui dramatisait encore l'aspect de cette terre d'horreur. Seule la « River Clyde » était restée d'aplomb en allant s'échouer volontairement pour servir aux troupes de ponton de débarquement. En peu de minutes, le « du Chayla » avait franchi les quelques kilomètres gagnés à grand'peine par l'armée franco-britannique, finalement arrêtée par un monticule sans apparence, Atchi-baba, qu'aucun sacrifice n'avait réussi à enlever. Et cette héroïque équipée avait abouti à un rembarquement. Nous songions, le cœur serré, au courage et aux souffrances de ces malheureux soldats accrochés pendant cinq mois sur cette pointe étroite, bombardés non seulement de face, mais sur les flancs, de la côte d'Asie, avec un obstacle insurmontable devant eux, la mer derrière eux, sans abri, sans repos, sous un soleil de plomb, tenaillés par la perspective d'être jetés à l'eau.

Comme pour prolonger la tristesse de ces évocations, la pluie sous un ciel gris et bas nous accueillait le lendemain à Constantinople. Sans soleil, l'Orient perd tout son charme ; il n'en reste que la misère et le délabrement. D'autant plus que si Constantinople n'avait pas eu à souffrir de faits de guerre, la situation économique y était déplorable. L'aspect de la foule en donnait un attristant témoignage. C'est au milieu de gens déguenillés, à la mine patibulaire, pataugeant dans une boue visqueuse, que nous remontions les pentes de Péra pour arriver à l'ambassade.

* * *

Curieuse époque que cette brève période de transition. D'alliée de l'Allemagne, la Turquie se transformait en pays occupé par les Alliés. Sa capitale changeait brusquement de contenu. Elle se remplissait d'uniformes français, anglais, italiens, grecs, serbes, américains et même japonais, tandis qu'elle se vidait d'uniformes allemands. Encore ceux-ci n'avaient-ils pas complètement disparus dès l'entrée de ceux-là. La terrible pénurie de charbon dont souffrait alors la ville avait quelque peu retardé le transport des troupes allemandes sur la côte d'Asie.

Toujours hermétiquement turc et musulman, Stamboul demeurait silencieux et digne. Mais de l'autre côté de la Corne d'Or, les quartiers levantins de Péra et de Galata se hâtaient de s'adapter à la situation nouvelle et d'en tirer parti. Les commerçants effaçaient les enseignes allemandes de leurs boutiques pour les remplacer par des enseignes françaises. Le cercle « Teutonia » reprenait son nom primitif de « Cercle Gaulois », et le faisait savoir par la voie de la presse. Les anciens protégés allemands ou autrichiens se précipitaient vers les missions civiles alliées pour protester de leur loyalisme et s'efforcer d'obtenir de changer de camp.

« UNE ENTRÉE TRIOMPHALE »

Tous faisaient le siège des hauts-commissariats que les Puissances victorieuses avaient installés, en attendant que la reprise des relations diplomatiques permit de nouveau l'envoi d'ambassadeurs. A la tête de celui de Grande-Bretagne se trouvait le jeune et flegmatique amiral Calthorpe ; c'était à lui que les Turcs s'étaient adressés pour solliciter l'armistice. Aussi jouissait-il d'un prestige particulier. La France avait suivi cet exemple en désignant l'amiral Amet. De même, les Etats-Unis. Mais l'amiral Bristol préférait le pont de son yacht et le vent vivifiant du Bosphore aux pavés défoncés et gluants de Péra et à ses senteurs fades. On le voyait fort rarement à terre. Il remplissait à son bord son rôle d'« observateur américain ». Seule l'Italie avait délégué un civil. Ce n'était autre que le comte Sforza, qui portait avec élégance un grand nom et soutenait brillamment sa réputation d'habile diplomate.

Dans les premiers temps, tous se réunissaient de temps à autre, avec quelques-uns de leurs collaborateurs, pour discuter des intérêts qui auraient dû rester communs, mais qui, la victoire une fois acquise, redevenaient déjà des intérêts divergents. Ces réunions avaient lieu à tour de rôle au siège d'un des hauts-commissariats.

Un après-midi de janvier, l'une d'elles se tenait à l'ambassade de France dans un salon dont une énorme verrière encadrant le Bosphore formait la plus belle parure. Peu à peu, la nuit était venue. Le ciel et la mer jusque-là magnifiquement bleus s'étaient assombris, l'arrière-plan des montagnes d'Asie couvertes de neige avait rosi, le soleil couchant avait allumé mille incendies dans les vitres des maisons de Scutari et l'obscurité s'était faite. Seule la trouaient le faible clignotement des lumières de la côte et les feux des nombreux navires de guerre

mouillés dans la rade, qu'un projecteur venait de temps à autre balayer d'un faisceau brillant. Tout à coup, une immense lueur rouge embrasa quelques secondes le Bosphore, suivie du bruit d'une forte explosion. Toutes les têtes se dressèrent avec inquiétude, cherchant à deviner la catastrophe. L'attente ne fut pas longue. Un marin se présenta. Après avoir salué, et s'être mis au garde-à-vous, il récita d'une voix blanche : « Le commandant fait dire qu'un cuirassé anglais a sauté ». D'un seul geste, la plupart avaient esquissé le mouvement de se lever pour se porter vers l'amiral Calthorpe, tandis que, persuadés que la séance était terminée, les secrétaires pliaient hâtivement leurs papiers. Mais, impassible à sa place, le chef de la marine britannique se contenta de dire d'une voix grave : « Aoh ! » Après un court moment de désarroi, chacun, un peu confus de son émotion devant ce calme parfait, s'efforça d'imiter cet exemple en reprenant, non sans une certaine gêne, la discussion. Mais bientôt, le même marin reparut, et, après avoir accompli les mêmes gestes, dit avec simplicité : « Ce n'est pas un cuirassé anglais qui a sauté ; c'est un pétrolier ». — « Aoh ! » répéta l'amiral Calthorpe, sur un tout autre ton, cette fois. Et c'est dans une atmosphère allégée que se poursuivit cette mémorable séance au cours de laquelle le sang-froid britannique avait paru faire violence au destin.

Ce n'étaient là qu'occupations accessoires à côté de la tâche essentielle des hauts-commissariats qui consistait à sauvegarder la situation de leurs pays respectifs et à veiller aux intérêts de leurs nationaux.

Celui de la France avait à faire face à une tâche considérable en raison de la traditionnelle influence de notre pays en Orient et des sommes énormes qu'il avait investies dans des entreprises de tout genre. Banque ottomane, dette publique, régie des tabacs,

« UNE ENTRÉE TRIOMPHALE »

lignes de chemin de fer, tramways, quais, ports, usines à gaz, compagnies des eaux avaient fait largement appel à nos capitaux et à nos techniciens. Aussi la mission française s'était-elle adjoint des financiers, des ingénieurs, des juristes à titre d'experts.

Une autre tâche, et non la moindre, lui incombait encore : rétablir notre influence intellectuelle, la primauté de notre langue et restaurer notre œuvre humanitaire et civilisatrice, c'est-à-dire assurer le rapatriement de nos missionnaires et leur retour dans leurs établissements. A côté de leurs églises et de leurs couvents, un grand nombre d'Ordres religieux avaient fondé, sur tout le territoire de l'Empire ottoman, d'Andrinople à Bassorah, de Smyrne à Mossoul, une foule d'orphelinats, de dispensaires, d'hôpitaux, d'écoles, de collèges auxquels il importait de rendre au plus tôt la vie pour que la France reprit sa place en Orient. Au début des hostilités, ordre avait été donné de fermer les établissements français et d'en renvoyer les membres. Quelques religieuses, en particulier les Filles de la Charité, avaient cependant trouvé grâce. Leur dévouement, simple et entier, leur avait valu de telles sympathies parmi les populations qu'il eût été difficile de chasser celles qui ne demandaient qu'à continuer de faire le bien. A Constantinople, elles étaient restées. L'un des premiers soins de la mission française avait été de rendre visite aux « bonnes sœurs ». Leur émotion en revoyant, après quatre ans, des compatriotes, des Français en uniforme, faisait trembler les ailes de leurs grandes cornettes blanches. On les sentait à la fois fières de nous voir revenir en vainqueurs et pleines de pitié pour la population locale à laquelle elles étaient si attachées et dont elles avaient partagé les misères.

Si par leur présence, celles-là avaient réussi à préserver leurs maisons, dont elles faisaient les honneurs avec leur bonne

grâce coutumière, que de dégâts dans les autres établissements ! Au cours de ces quatre années, les Turcs avaient saccagé plusieurs d'entre eux. Des portes, des fenêtres, des lits, des pupitres gisaient pêle-mêle dans les cours. Dans l'un, le réfectoire avait été transformé en salle de bains. D'autres, en moins mauvais état, étaient occupés par les troupes alliées qui, à la recherche d'un gîte, avaient trouvé tout naturel de s'installer dans de grands bâtiments vides. Leur présence ne contribuait pas à les améliorer, et il était fort difficile de les déloger.

Cependant, les religieux, les Frères des Ecoles chrétiennes surtout, qui possédaient dans la région de superbes établissements très florissants, revenaient petit à petit. Chaque bateau en débarquait un nombre croissant, impatients de reprendre l'œuvre interrompue. Ce fut une consternation à la nouvelle qu'un de ces bateaux, la « Chaouïa », avait sauté sur une mine dérivante dans le détroit de Messine. Heureusement la plupart des passagers avaient été sauvés. En arrivant, ils contemplaient souvent avec une tristesse poignante ce qu'était devenu l'école à laquelle ils avaient consacré le meilleur d'eux-mêmes et dont ils étaient fiers. Ils n'en montraient que plus d'ardeur à relever leurs œuvres. Nul besoin de les reconforter ni de les encourager. Ils ne demandaient qu'une aide matérielle : quelque argent et le concours de nos soldats pour réparer hâtivement les dégâts et improviser des installations de fortune. Aussitôt, les élèves étaient accourus s'asseoir autour d'eux dans des salles nues et sur des bancs moisissés, en attendant mieux.

* * *

Dès le début de janvier, une grande nouvelle s'était répandue. Le général Franchet d'Esperey avait décidé de transférer

« UNE ENTRÉE TRIOMPHALE »

son quartier général de Salonique à Constantinople. Ainsi, le commandant en chef de l'armée d'Orient, celui qui, en effectuant sur le front de Macédoine la première trouée dans le front ennemi et en menaçant Vienne, avait si puissamment contribué au succès des Alliés, allait mettre le sceau définitif à sa victoire par son installation dans la prestigieuse capitale de l'Empire ottoman. Le premier soin était de lui trouver une résidence digne de lui : ce fut, sur les bords du Bosphore, le palais d'Enver Pacha, le brillant aventurier, chef des Jeunes Turcs, maître de l'armée, gendre du Sultan, dont l'influence avait poussé son pays à entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne.

Le 7 février, par un beau temps clair et un petit froid sec, le général Franchet d'Esperey débarquait du croiseur « d'Entrecasteaux ». Une salve de 21 coups de canon, comme pour un chef d'Etat, faisait savoir aux populations que le vainqueur foulait le sol de l'Empire abattu par ses armes.

Du débarcadère à l'ambassade de France, le parcours avait été allongé autant que possible afin de frapper les imaginations. A pied, à cheval, des troupes françaises, métropolitaines et coloniales, des troupes anglaises, écossaises, italiennes, grecques, quelques Serbes faisaient la haie. Les maisons s'étaient subitement couvertes de drapeaux de toutes les nationalités, grecs surtout, parfois immenses, mais aussi beaucoup de français, et des anglais, des italiens, des américains, des belges, des tchèques, jusqu'à des arméniens et des juifs sionistes. Une extraordinaire palette de tour de Babel.

Précédé d'un peloton de cavaliers, suivi de son état-major à cheval, le général passait lentement au pas, les brides de son cheval tenues de chaque côté par un poilu. Sévère, un peu farouche même, il avait l'air d'un empereur romain faisant dans

Byzance une entrée victorieuse. La foule l'acclamait. Nombre criaient : « Vive la France », parmi d'autres cris : « Zito i Hellas » (Vive la Grèce). Les applaudissements crépitaient à mesure que le cortège avançait. Des balcons, des femmes jetaient des fleurs.

Devant le porche de l'ambassade, où attendait l'escorte des janissaires, chamarrés et rutilants d'or, on avait mis pied à terre. La musique de la flotte avait attaqué la « Marseillaise », accompagnée du vrombissement de deux avions qui se livraient dans le ciel à une chasse vertigineuse, faisant des cabrioles étourdissantes comme de grands oiseaux ivres.

Bien qu'ayant dépassé la soixantaine, le général donnait une extraordinaire impression de vigueur. Petit, large et trappu, il avait l'air d'un bloc solide. De fait, sans cesse en mouvement, bondissant de Salonique à Vienne, de Constantinople à Bucarest ou Odessa, il fatiguait ses jeunes officiers sans jamais donner lui-même un signe de lassitude. Courts cheveux grisonnants, courte moustache, teint un peu coloré, petits yeux fixant droit devant eux, nez aquilin, forte encolure, c'était un beau type de militaire qu'on sentait à la fois énergique, impulsif, bourru et généreux. Sa tenue était très simple : un grand manteau à pèlerine s'ouvrant sur un dolman décoré de la seule plaque de la Légion d'Honneur.

Les membres du haut-commissariat étaient massés à l'entrée de l'ambassade où avait réussi à se faufiler une grande jeune fille escortée de deux fillettes, toutes en blanc, et portant une bannière avec ces mots : « La Chaldée reconnaissante à la France généreuse ». Après les présentations, le cortège se disposait à pénétrer dans l'immeuble, quand, barrant résolument le chemin, la jeune fille lut un petit discours disant l'amour de la Chaldée pour la France, tandis que ses compagnes jetaient des fleurs

« UNE ENTRÉE TRIOMPHALE »

sur les bottes du général. Un peu interloqué, celui-ci attendit patiemment la fin. Avec un sec merci, il prit brusquement le papier qui lui était tendu pour le passer, sans se retourner, à l'officier d'ordonnance placé derrière lui.

La voie étant libre, le général s'était débarrassé de son képi et de sa pèlerine. Il apparut accroché à un grand sabre auquel il allongeait sans cesse des coups de pied en se retournant. Frappant du poing dans la paume : « Qu'on ne perde pas de temps », dit-il.

Les premiers introduits furent les officiers de la 122ième division française, à laquelle était échu l'honneur d'occuper les Dardanelles et Constantinople. Casque en tête, l'allure de vrais guerriers, ils se rangèrent en demi-cercle, figés au garde-à-vous, avec leur chef, le général Topard, à deux pas devant eux. « Ah ! brave Topard s'écrie le général Franchet d'Esperey, j'ai plaisir à vous revoir ». Comme l'autre restait immobile, la main au képi : « Approchez donc », et il lui serra vigoureusement les deux mains en le regardant dans les yeux : « Vous devez sentir, vous et ceux de la 122ième combien je suis heureux de vous retrouver ici. Je n'oublie pas que c'est avec vous que j'ai tiré les premiers coups de feu, le 12 août 1914. Ce sont des souvenirs ça ! » Et, après un regard circulaire sur les guerriers : « Merci, Messieurs. Vous pouvez disposer ». Puis, se tournant vers son officier d'ordonnance : « Allons, allons, dépêchons-nous ».

Curieux défilé, rapide comme un film. Passèrent successivement l'état-major anglais, élégant comme une réunion d'hommes du monde partant pour une partie de chasse, l'amiral italien à la tête d'une délégation d'officiers de terre et de mer, bruns, glabres et solennels, l'amiral américain, ses officiers et son

commissaire, sévère comme un pasteur, les Grecs, petits et pressés, et pour terminer, un Serbe qui était un colosse.

Vint le tour des Turcs. On ne pouvait s'empêcher de les plaindre. Des généraux, des délégués du Grand Vizirat et de la Sublime Porte s'avancèrent dignement. Après avoir touché de leur main droite leur cœur et leur front, ils s'inclinèrent devant le vainqueur qui leur tendit généreusement la main. Ils saluèrent encore et se retirèrent. Alors que dans le cadre de Péra, la Turquie acceptait ainsi sa défaite et paraissait souscrire d'avance aux conditions des vainqueurs, Stamboul méditait silencieusement la résistance. En Asie mineure, un certain Mustapha Kemal se préparait déjà à organiser la révolte de l'Islam.

Pour le moment, ce défilé était l'hommage rendu à un général victorieux auquel tous, alliés et vaincus, venaient faire acte de déférence ou de soumission.

Après le vainqueur, c'est le libérateur qui s'offrit à la reconnaissance des populations opprimées. Les portes de la grande salle de réception, où attendaient les diverses délégations, s'ouvrirent. Tour à tour se présentèrent les Arméniens catholiques, ayant à leur tête leur Patriarche au long bonnet enveloppé d'un voile rouge, et encadré de ses évêques au voile violet ; les Arméniens grégoriens, les Protestants, les Orthodoxes au long chapeau cylindrique, les Syriens, les Chaldéens, enfin les Juifs avec un petit rabbin à barbe grise. C'était une succession de saluts, de courbettes qui devenaient des genuflexions devant le Français qui les avait délivrés du joug musulman. Le général les recevait brièvement, disant un mot à chacun, subissant sans trop d'impatience de petits discours de la part de ceux qui se retiraient ensuite en saluant jusqu'à terre.

« UNE ENTRÉE TRIOMPHALE »

Pour clore, vinrent les Français. D'abord, les religieux, conduits par le Nonce apostolique, Mgr Dolci, Italien, dont la présence à leur tête marquait éloquemment le caractère d'universalité du protectorat français. Derrière lui, se pressaient Lazaristes, Jésuites, Capucins, Assomptionnistes, Frères des Ecoles Chrétiennes, Maristes, puis les religieuses avec l'envol des cornettes blanches des « bonnes sœurs » et le bruissement des cha-pelets. Enfin, les chefs des grands établissements : banques, dette ottomane, messageries maritimes, chemins de fer, etc...

Au déjeuner qui eut lieu à l'issue de ces réceptions, l'un des officiers, qui avait assisté à l'entrée de nos troupes à Strasbourg, évoquait ce jour de triomphe : nos soldats frénétiquement accueillis, empoignés eux-mêmes par l'émotion de la foule, les vieux Alsaciens sanglotant de joie, Foch et Pétain pouvant à peine retenir leurs larmes. « C'est curieux, disait-il, aujourd'hui, si loin de la France, dans cet Orient où des populations si diverses viennent de nous accueillir comme des libérateurs, j'ai un peu l'impression de revivre cette journée ».

* * *

Les passagers du « du Chayla », qui avaient cru faire à Constantinople une entrée triomphale, avaient dû attendre plus de deux mois pour éprouver le sentiment d'être réellement des vainqueurs : mais « le jour de gloire » était enfin arrivé.

... Aujourd'hui, au milieu de la tristesse des jours sombres, ce souvenir jette un rayon lumineux et réconfortant comme une aurore. Après la nuit, le soleil luira de nouveau sur l'histoire de France.

René RISTELHUEBER

Ottawa, le 11 novembre 1941

Montréal vu du Ciel

Une chose banale maintenant la perspective aérienne d'une grande ville. Combien n'en reproduit-on pas tous les jours, du haut d'un avion, pour la seule ville de Montréal ! Et certaines de ces images sont splendides. La technique de la photographie en couleurs et le coup d'œil spécialisé des artistes modernes de l'aviation nous livrent des réussites saisissantes en ce domaine.

Toutefois, je vais surprendre, rien n'a sûrement jamais égalé jusqu'ici, en largeur et pittoresque de perspective, le premier « Montréal vu du ciel ». Ce fut l'œuvre d'un artiste comme il ne s'en rencontre guère de nos jours. La technique qui le servit n'était certes pas nouvelle. Mais d'un maniement délicat, redoutable même, on l'a toujours tenue en suspicion. Ce n'est qu'après coup, longtemps après, devant la précision exacte jusque dans le détail des lieux et objets perçus, qu'on consentait à croire au procédé mis en œuvre.

Et remarquez que cette vue extraordinaire de Montréal dont je parle ne date pas d'hier. Elle est d'avant l'aviation qui permet aujourd'hui de dominer si facilement la ville, avant l'invention de la photographie et ses facilités de fixation. Plus exactement, elle date d'un peu plus de trois siècles, avant l'existence même de la ville de Montréal ! Cela devient incroyable, sinon ridicule. Mais rien à y faire, c'est arrivé comme cela. Lisez plutôt :

En 1631, dans la ville de la Flèche, M. Jérôme de la Dauversière, marié et père de quatre enfants, exerçant la fonction de receveur des finances de la ville, un jour de la Chandeleur alors qu'il était âgé de trente-trois ans, reçut du Christ l'ordre d'instituer une communauté de religieuses hospitalières et d'établir un

MONTREAL VU DU CIEL

hôpital qu'elles déserviraient en l'île de Montréal, solitude dont il ne connaissait pas même à cette époque l'existence au cœur de la Nouvelle France, que Dieu lui faisait voir de loin dans ses détails au point qu'il pouvait en décrire la géographie exacte, où surgissait déjà à ses yeux d'abord la bourgade rayonnant la charité et l'Évangile, puis la grande ville au nom de la Mère de Dieu, la grande ville chrétienne fondée sous le patronage de la Sainte Famille et qui faisait dominer la croix au carrefour des trois grandes vallées du Saint-Laurent, de l'Outaouais et du Richelieu (Résumé libre des Relations de Couanier de Launay).

Est-ce que ce n'est pas cela et très exactement : *Montréal vu du ciel* ! Je jouais bien un peu sur les mots au début. C'est toutefois en regard de cette vision qu'ils ont leur plein sens. La métaphore n'existe plus. Le ciel n'est pas ici la stratosphère ou même seulement le nuage.

Tel est donc le fait. Il est de qualité. Il a le piquant du merveilleux. Il devient de la plus grande actualité avec notre tricentenaire. Surtout il est capable de faire infiniment songer. C'est un signe de plus, après tant d'autres, de l'état de grâce de nos origines en ce Nouveau Monde. Qu'est-ce qu'il manifeste au juste celui-là ? Jusqu'à quel point marque-t-il une intervention divine ? Ce qu'il révèle de l'âme du visionnaire et de nous-mêmes qu'il aperçoit dans le lointain du dessein providentiel ? Autant de problèmes pas très simples — pour ces quelques courtes pages.

* * *

Nous avons affaire à un saint homme. Disons, pour ne pas empiéter sur le privilège de la canonisation réservée à l'Église, qu'il s'agit d'un mystique. Il est de belle race, de l'authentique et très noble école française, ami et émule de M. Olier, contem-

porain de Marie de l'Incarnation et hanté du même rêve d'une Nouvelle-France chrétienne.

Avec les gens de cette espèce on peut s'attendre à tout. Ce qu'ils retournent habituellement est déjà extraordinaire, du moins pour le commun des mortels ou chrétiens peu exercés à l'intimité divine. Ce sera même parfois de l'extraordinaire tout court, et ils en sont capables comme personne. Ce qui l'est le moins toutefois pour eux, ne devrait pas l'être en fait pour tout baptisé, c'est précisément le gros et le sublime de leur vie, c'est leur vie même en contact immédiat avec le divin, avec tout ce que cela peut comporter d'ineffables expériences et de transformations dans un cœur et un esprit humains. Une fois abandonné à l'action de la grâce, et le mystique l'est en permanence, ces états d'âme deviennent de l'habituel, du convenu, de l'ordinaire. Ses perceptions et ses réactions sont mystiques comme celles du poète sont poétiques.

Mais les visions ? Et c'en est une indiscutablement dont est favorisé M. de la Dauversière. Il *voit* à distance dans l'exactitude de ses contours cette île de Montréal qu'aucun document imprimé ne lui a fait connaître, où il devra, lui est-il *révélé* en plus avec précision, promouvoir la fondation d'une communauté et d'une ville. Notre mystique est-il là encore uniquement dans son rôle ? De telles interventions divines sont-elles au programme des grâces dont il est nécessairement enrichi du fait de son union à Dieu ? Visions et miracles de tout genre nous semblent si bien tenir, dans les vies où ils se rencontrent, aux grâces mêmes de sainteté, au même courant de faveurs célestes.

Eh bien ! non, et c'est rien que cela en vérité qui est l'*extraordinaire* de la vie des saints. Tout le reste, et ce n'est pas peu de

MONTREAL VU DU CIEL

choses : degré élevé d'oraison, purification des sens et de l'esprit, pratique héroïque des vertus, union transformante et même extatique, tout cela, oui, et quelque'autre chose encore ! c'est du surnaturel certes, c'est un état d'âme éminent auquel nous ne parvenons pas tous, peut-être par défaut de grâce de choix et plus certainement par défaut de correspondance aux grâces données, mais c'est l'aboutissant normal de la grâce du baptême, ce sont les conditions ordinaires, quoiqu'elles puissent être plus ou moins manifestes, de la vie parfaitement chrétienne à laquelle nous sommes tous appelés.

Tandis que ces grâces sont au programme de la vie qui s'élève vers Dieu et de la sanctification personnelle, le privilège des visions, des révélations, des miracles, des prophéties, etc., est ordonné non plus au bien de l'âme qui en jouit mais à l'utilité du prochain et au profit d'une œuvre ou d'une mission spéciale. C'est précisément pour cela que de tels charismes sont extraordinaires dans l'évolution d'une vie chrétienne même arrivée aux états mystiques. En conséquence — apparente contradiction — ils sont inférieurs à ces grâces sanctifiantes, puisqu'ils ne donnent pas comme elles une participation à la vie divine, mais ne sont que les signes d'un dessein de Dieu sur une âme ou une œuvre et ne veulent que favoriser du dehors une conversion ou une grande entreprise.

Et voilà que n'en deviennent que plus intéressantes et plus inquiétantes pour nous, ainsi bien comprises, ces visions et révélations du prophète de Montréal. Aucun doute alors, le fait rapporté plus haut et d'autres dont nous parlerons témoignent moins en faveur de la sainteté de Jérôme le Royer de la Dauversière que des hauts et particuliers desseins de Dieu sur notre ville. Ce n'est pas précisément une mauvaise note pour notre

homme toutefois. Déjà une chose enviable que d'être constitué confident des projets divins, fussent-ils ordonnés à favoriser d'autres que soi-même. Il n'est guère non plus dans les règles du jeu que la Providence choisisse pour ses instruments les plus mauvais chrétiens. Et nous savons par ailleurs la très haute piété du visionnaire de la Flèche. Mais ses révélations mettent tout de même en cause uniquement la sainteté de l'entreprise qu'elles viennent suggérer. Car si une intervention miraculeuse de Dieu n'est pas une preuve de la vertu du thaumaturge, elle en est une toujours et nécessairement de la qualité de l'œuvre ou de la mission qu'elle sanctionne ainsi officiellement. Il répugne, en effet, à la sagesse et à la véracité de Dieu qu'il approuve manifestement et appuie d'un prodige une entreprise non inscrite en ses providentiels desseins. Il se porte garant de l'œuvre qu'il a fait sienne par une spéciale intervention.

Ce n'est pas tous les jours et pour toute personne que Dieu fait les frais de déranger l'ordre de sa création. Aussi le point important et difficile, lorsqu'un entreprenant se réclame pour son œuvre d'une telle sanction divine, est-ce de se prouver à lui-même et surtout de prouver aux autres l'authenticité du signe céleste. M. de la Dauversière ne pouvait s'en dispenser. Et ce n'est pas peu de chose pour nous qu'il ait assez clairement établi que nous étions voulus de Dieu !

* * *

Imagine-t-on ce petit fonctionnaire chargé de famille qui se rend compte à un moment donné qu'il a en tête la vue nette et certaine d'une telle œuvre à accomplir ? Il est assez difficile de savoir la façon exacte dont ces sortes d'idées peuvent arriver à l'esprit d'un homme : images directement perçues ou montées

dans l'imagination, intuitions intellectuelles ou compréhension subite d'un devoir ? Saint Paul lui-même racontant sa grande vision pouvait dire : « si ce fut en mon corps, je ne sais ; si ce fut sans mon corps, je ne sais ; Dieu le sait ». Une chose que nous savons pour M. de la Dauversière, que nous aurions facilement supposée, c'est que son désarroi ne fut pas moins grand que sa certitude.

Il fit alors tout juste ce qui s'imposait : s'en ouvrit à son confesseur, avec le succès que rencontrent du premier coups ces sortes de confidences. Le P. Chauveau fut lent à croire, comme il convenait. Ce n'est qu'après huit ans d'hésitations et d'épreuves imposées à son pénitent qu'il se rendra. Et tout ce temps-là, l'abbé le Royer, parent du visionnaire, le P. Etienne, gardien du couvent de Franciscains, l'incitaient de leur côté à « penser à autre chose », selon la formule de psychothérapie. Ce n'est pas faire insulte à la foi de M. de la Dauversière, mais bien plutôt témoigner en faveur de sa prudence que de l'imaginer s'efforçant parfois de n'y plus penser.

Dieu est patient et consent presque toujours à s'accommoder pour un certain temps de nos humaines prudences. Mais quand il en a assez de ces sages précautions ou qu'il décide d'emporter le morceau d'un coup, les garanties s'accumulent, les preuves éclatent de tous côtés en faveur de son message, il n'y a plus d'obstacles qui tiennent, l'œuvre demandée se réalise.

Le témoignage d'un visionnaire ne suffit pas à convaincre... ou à embarrasser tout à fait ces Messieurs, Dieu va en susciter un autre, une autre cette fois. A la Flèche même, cinq ans après les révélations faites au receveur des finances de la ville, la pieuse fille Marie de la Ferre s'entend appeler par le ciel « à fonder une société de religieuses hospitalières sous le patronage

de saint Joseph ». Elle aussi ! Les deux se connaissent, échangent leurs confidences et se fortifient mutuellement dans la certitude de leur divine mission. Trois ans plus tard ils sont à Paris tout exprès pour communiquer leurs projets à la sainte veuve Marie Rousseau, que toute la France connaît pour son intérêt aux œuvres pieuses et sa grande clairvoyance en ces sortes d'initiatives. M. de la Dauversière a à peine nommé le Canada, Montréal, que la pieuse femme complète le récit par ce que M. Olier vient de lui raconter de semblables projets missionnaires en ce même coin du monde. Quelque temps après, les deux hommes, qui ne se connaissaient pas, se rencontrent, se reconnaissent, s'embrassent, parlent du Canada, prient ensemble, et M. Olier remet à M. de la Dauversière le premier argent « pour commencer à Montréal l'œuvre de Dieu », lui dit-il.

La convergence des volontés et des événements est maintenant manifeste ; ordalie suprême qui emporte les dernières hésitations. Nos têtus rêveurs vont passer à l'action, en montrant un sens pratique dont pourraient être jaloux les hommes d'affaires les plus avisés. Ce sont alors les étapes connues : en 1639, Marie de la Ferre a fondé ses Hospitalières qui s'entraînent à la Flèche à l'apostolat auquel elles se dévoueront bientôt à Montréal : le soin des malades ; en 1640, le trio de la Dauversière, Olier et de Faucamp s'est porté — deux fois, par précaution — acquéreur légal de l'île de Montréal ; avant la fin de la même année M. de Faucamp doit faire traverser des tonneaux de vivres et d'outils pour les colons qui vont bientôt s'embarquer ; vers le même temps M. de Renty a, à son tour, ses révélations sur le grand rôle qu'il doit jouer « en la fondation de l'Eglise dans l'île de Montréal » et, avec les trois associés d'hier, crée la *Société de Notre-Dame de Montréal*.

MONTRÉAL VU DU CIEL

Comme il l'avait été révélé, comme on s'était obstiné à le vouloir parce que Dieu le voulait, en 1642 serait fondée, sous le nom de Ville-Marie et sous le patronage de la Sainte Famille, la ville chrétienne vue en rêve par M. de la Dauversière.

* * *

Devant ces faits, on se croirait perdu en quelque récit de légende dorée si les documents historiques n'étaient pas là multiples, précis et corroborés par la grande histoire de notre pays.

Encore, n'est-ce là que la promesse de la cité prédestinée. D'autres grâces, infiniment plus précieuses, vont lui être données à sa naissance. Elle aura surtout bénéficié de la sainteté des âmes groupées au pied du Mont Royal, le 18 mai 1642, pour la fondation par d'autres présagée ; la présence des anges de Dieu sur un berceau vaudra toujours plus au nouveau-né que les éclats de trompette dans les nuages annonçant l'événement.

Le prodige dans le ciel a toutefois pour lui l'avantage d'être un signe. C'est à ce titre qu'il nous intéressait ici. Et un signe sensible, visible, fait d'un peu de bruit et de lumière, intéresse toujours nos myopes esprits. C'est pour cela du reste qu'il est donné, pour attirer notre attention, pour nous laisser soupçonner quelque chose des grands desseins cachés de Dieu.

Quels étaient ces desseins dans la fondation de Montréal ? Nous n'en saurons jamais tout. Mais aucun doute qu'ils allaient au salut des âmes. Il n'y a que cela qui ait jamais remué le ciel, pour quoi, en définitive, Dieu soit sorti de son éternel repos et, une fois, s'est donné tant de peines. C'est bien l'impression que nos voyants rapportent de leurs communications avec l'au delà. Les bienfaits de la civilisation ! L'honneur du drapeau français ! Oh ! non, et jamais il ne fut si clair qu'on ne mêlât pas la phi-

lanthropie et le patriotisme au zèle apostolique. En témoignent assez les entretiens de MM. Olier et de la Dauversière. On voit dans la suite M. de Maisonneuve et Jeanne Mance défendre contre le gouverneur, en arrivant au Canada, la pureté de cette pensée initiale. Ce que Dieu veut — et s'ils en sont tous convaincus ! — c'est l'œuvre chrétienne en Nouveau Monde par cette ville qui doit être fondée, non sur l'île d'Orléans comme le voudrait le gouverneur Montmagny, mais sur l'île de Montréal.

Notre ville ne saurait donc désormais échapper à sa prédestination de cité chrétienne. Il est impossible que Dieu n'ait pas raison. Les sociétés petites ou grandes comme les individus choisis pour une œuvre précise qu'ils leur a désignée ne peuvent s'esquiver. Tant pis pour eux s'ils veulent ignorer ou combattre les volontés divines. Ils les réaliseront alors sans mérite et pour leur malheur, mais ils les réaliseront ; à la manière dont le peuple juif, qui devait donner au monde son propre Sauveur, l'a donné malgré lui et pour se perdre. On a vu dans les faits rapportés des signes authentiques, comme il en a rarement été donné chez d'autres peuples et à aucune ville du Canada, de cette spéciale élection divine de Montréal à l'œuvre chrétienne en terre d'Amérique. Il y a donc là autre chose qu'une religieuse littérature et une série de traits historiques — édifiants tant qu'on le voudra. Et même, n'oublions pas que, d'après les lois de ces révélations sur notre vocation chrétienne, c'est à nous qu'il incombe d'être édifiants et d'écrire des pages d'histoire religieuse, plus que n'y étaient obligés ceux qui prophétisaient sur notre compte. Toute la tâche de ces derniers consistait, en réalité, à prouver que telles étaient bien les vues divines, nous laissant la plus facile : celle de les réaliser.

Raymond-M. VOYER, O. P.

Les catholiques américains

Les Etats-Unis se flattent d'ignorer les querelles religieuses. Pays de la liberté et du « fair-play », tous les citoyens jouissent, au moins en théorie, des avantages de l'égalité sociale. C'est déjà beaucoup à notre époque. Personne ne leur reproche leur foi ni leurs caractères ethniques ; au reste, qui serait en mesure de jeter la pierre à son voisin ? L'esprit de caste n'existe pas, alors qu'il subsiste toujours en Europe, malgré les plus éclatantes professions de foi démocratique. L'argent est roi, mais c'est une souveraineté que chacun peut convoiter, puisqu'au départ, les chances sont à peu près égales. Pour jeter quelque ombre au tableau, il y a bien le douloureux problème des Noirs, qui n'est certes pas à l'honneur de nos voisins ; c'est là une bien longue histoire. Dans l'ensemble cependant et à ne pas examiner de trop près les détails, les Américains n'ont pas connu les campagnes de fanatisme et de sectarisme qui ont déchiré tant de pays européens et qui ont contribué pour une large part à déterminer leur ruine actuelle.

Il ne s'ensuit pas toutefois qu'à l'occasion, dans les périodes de crise notamment, alors que la nation est soumise à une excitation collective, la majorité n'ait pas tendance à imputer des motifs religieux ou nationaux aux minorités qui divergent d'opinion sur certaines questions fondamentales. Réflexe d'inquiétude ? Besoin de sentir qu'on ne fait pas fausse route ? Il se peut.

Il semble acquis aujourd'hui, autant que nous puissions apprécier équitablement le mouvement des idées chez nos voisins, que le gros de la population des Etats-Unis appuie fermement la cause des Alliés ; non pas sans doute par le fait d'une sympa-

thie débordante pour les Britanniques et du désir de conserver à l'Empire anglais ses prérogatives politiques et ses privilèges commerciaux. Les Américains sont plus réalistes ; ce qui les pousse à faire peser du côté de Londres le poids de leurs ressources immenses et de leur appui moral, c'est un sentiment très naturel de solidarité entre les sociétés anglo-saxonnes, c'est-à-dire un patrimoine commun de traditions, d'idéal, de conceptions politiques et de méthodes d'affaires, c'est aussi et surtout la conscience du danger qui menace les Amériques, si l'Allemagne réussit à établir de façon permanente son hégémonie en Europe et en Afrique et le Japon, en Asie. Sans redouter, de façon immédiate ou prochaine, l'invasion du continent américain, plusieurs observateurs craignent une strangulation économique dont les résultats sur l'économie et le système de gouvernement des Etats-Unis ne seraient pas davantage rassurants. C'est ce qui explique que certains groupes importants et influents, qui exercent leur prestige jusqu'à la Maison Blanche, se déclarent sans ambages en faveur d'une politique résolument interventionniste.

En face d'eux, nous trouvons des gens comme Lindbergh, Wheeler, Nye et quelques vedettes qui font campagne pour empêcher leur pays de s'engager sur le sentier de la guerre. Après la passation de la loi du prêt-bail et l'abrogation de la loi de neutralité, les événements les ont sûrement dépassés. Jusqu'à plus ample informé, il est injuste d'accuser ces hommes de félonie et de servilité à une puissance étrangère ; leur point de vue est nettement américain. Leur grand tort, semble-t-il, c'est d'oublier de tenir compte, dans leur argumentation, de ce fait capital : quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, les Etats-Unis font partie de la planète Terre et ne peuvent envisager l'histoire du même angle que l'homme de Sirius. L'étroite interdépendance

des nations est un phénomène de notre époque, c'est le fruit des progrès de la science qui a mis entre les mains des hommes des instruments de rapprochement. Nous pouvons le regretter pour notre repos et notre sécurité, il demeure vain néanmoins de vouloir nous y soustraire.

Dans ce conflit d'opinions, conflit qui s'aggravera au fur et à mesure de la prolongation de la guerre, quelle est la position des catholiques américains ? On commence à faire courir le bruit qu'ils seraient des isolationnistes avérés ; de là à les accuser de sympathies nazistes, il n'y a qu'un pas que les agents provocateurs et les accusateurs publics n'hésitent pas à faire. C'est trop simplifier le problème ; comme dans toutes les généralisations, il y a là de l'exagération manifeste et une injustice flagrante.

Il apparaît clair, de prime abord, que les catholiques comme tels ne peuvent éprouver aucune sympathie pour la doctrine hitlérienne ni pactiser en aucune façon avec cette idéologie ; rien, en effet, n'est aussi incompatible avec les principes fondamentaux et éternels du christianisme. Les Nazis, personne n'a plus le droit de l'ignorer, ont odieusement traité en Allemagne et dans tous les pays conquis les cultes chrétiens. Pour accéder au pouvoir, ils ont usé de subterfuges, ils ont donné des garanties aux Eglises, ils ont même signé un concordat avec le Vatican. Une fois solidement installés, ils ne se sont guère souciés de ces promesses, ils se sont révélés sous leur jour véritable. L'interprète Rosenberg n'a jamais été officiellement récusé, bien au contraire. Le pasteur Niemöller, qui faisait entendre récemment, du fond de sa prison, un avertissement à tous les hommes libres, témoigne éloquemment et douloureusement en faveur de l'impossibilité de convertir le nazisme, lui-même une religion qui se

dresse contre toutes les autres formes de culte en qui il voit des rivaux.

Dans une livraison récente de l'« American Mercury », un écrivain catholique, le professeur Theodore Maynard, essaie de démêler le vrai du faux dans les reproches adressés aux catholiques des Etats-Unis. Il y a, en effet, plusieurs équivoques à dissiper, surtout dans l'esprit de ceux qui, ne connaissant pas l'Eglise, portent sur elle des jugements incomplets ou injustes. Certaines gens eussent souhaité que le Vatican prononçât une condamnation formelle et définitive du système politique et économique érigé par les Nazis, comme si c'était là le rôle normal de l'Eglise. Le Souverain Pontife ne s'attaque qu'aux hérésies et aux déviations de la doctrine catholique pour rappeler aux fidèles où se trouve la vérité dont il demeure le dépositaire. Son rôle s'arrête là ; ce n'est pas à lui d'intervenir dans les matières qui ne sont pas de son ressort. S'il ne peut pas approuver la conduite antireligieuse de l'Allemagne nazie, comment pourrait-il jeter l'anathème sur un pays où vivent des millions de catholiques ? N'oublions pas qu'il est le chef de *toute* la chrétienté et qu'il lui est impossible de prendre ouvertement parti, sur le terrain politique, sans blesser profondément nombre de ses fils. Comme le soulignait Jacques Maritain dès 1939, la guerre que nous faisons au nazisme est essentiellement une guerre juste, elle n'est pas cependant une guerre sainte, une croisade qui suppose l'engagement collectif, dans tous les pays, de la hiérarchie catholique.

Au reste, sommes-nous suffisamment purs pour nous croire les représentants authentiques de la justice et de la vérité absolues ? A cet égard, le professeur Maynard fournit une excellente explication quand il écrit : *L'Eglise doit réprouver l'athéisme*

avoué et le matérialisme du bolchévisme, mais elle doit également condamner l'athéisme et le matérialisme qui prévalent souvent chez les défenseurs du capitalisme et elle est loin d'identifier complètement les droits de la propriété avec notre système économique actuel. Même dans les conditions présentes, le Saint Siège a essayé à maintes reprises de conclure un concordat, d'en venir à un modus vivendi, avec le Kremlin, tout comme il a signé des concordats avec Hitler, Mussolini et Franco. Car l'Eglise est toujours prête à s'entendre avec tout gouvernement. Elle n'est pas liée avec une forme particulière de régime politique, quoique la démocratie moderne, issue de la philosophie scolastique, apparaît le système le plus rapproché de sa propre constitution et celui sous lequel elle bénéficie de plus de liberté d'action. On l'a bien vu quand Léon XIII, esprit ouvert aux courants de la pensée moderne, a recommandé le ralliement à la République aux catholiques français, naturellement conservateurs et monarchistes, à cette époque du moins.

La position de l'Eglise ne souffre donc aucune ambiguïté ; la sagesse et le souci du salut commun des hommes la lui commandent. Voilà ce que doivent comprendre les non-catholiques à travers le monde et notamment aux Etats-Unis, pour apprécier avec équité l'attitude du Vatican. Pour écarter tout soupçon, s'il en est besoin, sur les sentiments du Souverain Pontife, qu'on se rappelle ceci : en mars 1937, Pie XI publiait trois encycliques. De quoi traitaient-elles ? La première, *Divini Redemptoris*, condamnait le communisme athée et recommandait la reconstruction du monde sur des bases chrétiennes. Dans *Mit brennender Sorge*, il protestait contre les persécutions infligées à l'Eglise d'Allemagne dans son magistère et dans ses ministres, en même temps qu'il réproouvait le racisme et les théories fascistes sur la

déification de l'Etat. *Nos es muy* était une lettre au clergé mexicain où le Pape revendiquait les droits civiques des chrétiens. Depuis la guerre, dans des conditions, faciles à comprendre, qui ne permettent pas au Vatican de faire entendre sa voix comme autrefois, Pie XII a néanmoins repoussé, dans son encyclique d'octobre 1939, l'autorité civile qui se substitue à Dieu et élève l'Etat ou un groupe comme fin suprême de la vie, comme critère définitif de l'ordre moral et juridique, et interdit ainsi tout appel aux principes de la raison naturelle et de la conscience chrétienne. N'est-ce pas assez clair pour permettre aux catholiques de soutenir que le Pape n'a pas hésité à condamner le nazisme et les systèmes analogues ?

Plus récemment, à la mi-novembre, c'était au tour des évêques des Etats-Unis de s'élever, dans un mandement collectif sur la crise de la chrétienté, contre le nazisme et le communisme. *Si plausibles que soient leur constitution et leur propagande, notaient-ils, la vérité alarmante, c'est qu'aucun de ces systèmes ne comprend ni ne permet la liberté dans son sens véritablement chrétien. Les deux systèmes usurpent un pouvoir arbitraire sur la vie et la destinée des hommes ; leurs chefs assument un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu.*

En fait, les catholiques américains se partagent, comme le reste de la population, en interventionnistes, en isolationnistes et en indifférents. Ce n'est pas leur croyance religieuse qui détermine leur attitude politique. Les trois publications catholiques les plus influentes témoignent de cette diversité. Les rédacteurs de *Commonweal* soutiennent des thèses différentes au sujet de la guerre, les uns sont pacifistes, les autres sont ardemment pro-alliés. La revue des Jésuites, *America*, qui était au début modérément isolationniste, évolue peu à peu. Le *Catho-*

LES CATHOLIQUES AMÉRICAINS

lic World, qui combat énergiquement la politique de Roosevelt pour des motifs particuliers, a néanmoins condamné fermement toutes les formes de totalitarisme.

Il est donc permis de conclure ainsi : *Les Fascistes catholiques américains ne sont ni américains ni catholiques. Il n'existe pas deux systèmes de pensée plus inconciliables que le catholicisme et le totalitarisme.* Il serait donc malhonnête de faire porter à tout un groupe religieux les péchés de quelques égarés. Même les déclarations enflammées de l'antisémite abbé Coughlin, qui n'est pas naziste, ne représentent pas le sentiment général de nos coreligionnaires des Etats-Unis. Il importe de s'en souvenir avant d'accepter sans examen des jugements lapidaires qui sont à la fois injustes et faux.

ROGER DUHAMEL

Montréal, le 26 novembre 1941

Sur le front invisible

Chaque matin et chaque soir le journal et la radio nous apportent une image quelconque d'un multiple front. Cette image indécise, et combien schématique, il convient de la recevoir sans excès de crédulité ou d'incrédulité. Comme l'Aumônier du Congrès américain en demandait la grâce, le 8 décembre, efforçons-nous d'être *sane and true*. S'il y a de la sottise à suivre puérilement toutes les fluctuations contradictoires des nouvelles, il n'y en a pas moins à leur refuser toute espèce de valeur testimoniale. D'après la teneur et la provenance d'un bulletin, il n'est pas téméraire de se former une opinion provisoire en attendant que le faisceau de preuves donne droit à la certitude quasi-physique du fait. Ce qu'il importe surtout d'éviter, c'est de suivre les événements avec un esprit léger et de muer en passe-temps le grave intérêt que nous devons prendre aux nouvelles. Cette inconscience frivole, quand le sang humain abreuve les continents, n'est rien moins qu'odieuse.

Il faut aussi se bien garder d'oublier que, derrière et au-dessus de nos lignes de feu, se poursuit la mêlée indescrivable des esprits. De ce vaste front invisible, le journal et la radio ne donnent pas de nouvelles ni ne peuvent en donner. On parle quelquefois, employant une métaphore hardie, de front intérieur, de *home front*, désignant par ces mots l'effort géant de l'industrie et de tous les services civils de guerre, depuis la propagande jusqu'à l'agriculture. En tout cela, il serait stupide et tragique de méconnaître l'importance de la matière et des réalisations matérielles, mais cet arsenal étroit n'enferme pas toute la puissance de l'homme, et l'oublier serait une maladresse impie. Tout, depuis le cuirassé jusqu'à la prière du petit enfant, doit être mis à contribution pour assurer et hâter la victoire. Par son

âme, c'est-à-dire son esprit et sa volonté, ses désirs et sa foi qui sont, ou mieux peuvent être, en même temps forces magnétiques et prières, l'homme exerce une mystérieuse action qui, étant invisible, n'en est que plus étendue et plus certaine.

En temps de guerre, surtout si elle a le caractère que nous lui voyons aujourd'hui, cette action occulte des pensées, des désirs et même des paroles peut devenir, si elle est concertée et ardente, comme une immense chape de plomb jetée sur le camp ennemi. Hitler, qui est initié à l'hermétisme, a savamment joué de cette arme qui, avec l'exploitation satanique de la bassesse humaine, s'est montré aussi efficace que le tank et l'avion. Par la clameur hystérique de son éloquence, par l'habileté perverse de ses mises en scène, le Führer a excité jusqu'à la rage et canalisé par sa propre image et celle de la Swastika les forces noires d'une brute innombrable qui rêvait de vengeance et de domination. C'est là le grand secret de sa puissance et aussi, comme contre-épreuve, le secret de la faiblesse de Mussolini en qui l'Italie, trop humaine, n'a pas voulu se reconnaître. (Le jour où tous ceux qui sont dans le camp ennemi de l'Allemagne auront l'esprit et le courage de mépriser Hitler et ses satellites autant qu'ils méprisent le compère Benito, ces aventuriers sanguinaires ne seront pas loin de leur chute verticale.) D'un autre côté, si l'Empire britannique n'avait pas trouvé le chef réaliste et éloquent qui fut capable de rallier tous les esprits et tous les cœurs, il est probable que Londres subirait aujourd'hui le sort de Paris.

Sur le front invisible, tout le monde peut et doit être soldat. Ceux qui le désertent et ne rougissent pas de le laisser voir par toute sorte d'indices, n'ont, pour justifier leur conduite, que de vains ou vils prétextes. Leurs âmes sont parasitées par l'ignoble vermine des sentiments amers et égoïstes, et seules l'indifférence,

l'animosité, la rancœur et l'envie les empêchent d'opter de tout leur cœur et de toutes leurs forces pour la victoire des Alliés. Ils préfèrent plaider pour le mensonge et le banditisme international. Tout ce qui est violation de droit et abus de force les trouvent indulgents et charitables (d'une charité si touchante !), tandis que pour le côté du maintien des droits, pour l'héroïque entreprise de libération, menée par des hommes qui détestent la guerre, ils se montrent réticents, insinuateurs et, à huis clos, bêtement agressifs. Ces misérables avocats du diable n'ont que l'excuse, assez pauvre, de leur ignorance. Ils ne soupçonnent peut-être pas la portée maléfique de leur attitude et ne mesurent pas le gaspillage d'énergies vitales qu'elle représente. Sans s'en douter, ils grossissent le tourbillon qui monte de l'enfer et beaucoup d'entre eux portent, en secret, cette croix gammée qui est le signe de la Bête.

Cet antagonisme sournois ou déclaré pour les soldats du droit n'est pas la seule forme de trahison sur le front invisible. L'apathie et l'inconscience en sont d'autres. Sans angoisse mais aussi sans légèreté, il serait toutefois grand temps d'ouvrir les yeux et de constater que nous sommes engagés dans la guerre la plus importante de l'histoire du monde. La *Défense de l'Amérique* ne nous donne qu'une faible idée des intérêts profonds qui sont en jeu, lorsqu'elle nous apprend que le triomphe du plan pangermaniste signifierait, pour tous les peuples soumis à l'Allemagne, l'avènement d'un esclavage scientifiquement organisé. Il est grand temps que nous nous mettions à penser et à sentir à la taille des événements qui nous confrontent. A l'exemple des grands politiques qui conduisent l'Empire britannique et les Etats-Unis, commençons par nous hausser à une juste vision du tournant historique où nous sommes à la fois spectateurs et

SUR LE FRONT INVISIBLE

acteurs. L'inconscience est partout l'ennemie de l'homme et, en cette heure tragique, elle l'est encore davantage. Secouons notre torpeur, non pour tomber dans la haine et l'anxiété, mais pour rompre les digues de notre désir et de notre foi. Désir véhément et confiance inébranlable, nourris par le spectacle poignant des peuples victimes ! Que notre âme s'épuise et se renouvelle en mouvements puissants et continus de désir et de prière ! Je dis désir avant prière, parce qu'il n'y a pas de vraie prière sans désir. De tout le ressort, de toute la potentialité de notre être, nous devons désirer la victoire et croire, de cette certitude toute-puissante, de cette foi qui peut transporter les montagnes, que l'heure de la victoire et de la délivrance ne peut manquer de venir et qu'elle viendra bientôt. Il faut qu'il n'y ait pas de place en nous pour le doute. Indéfectiblement, malgré nos péchés, malgré les revers, malgré les surprises, malgré la trahison intérieure, nous devons être certains que Dieu ne permettra pas le triomphe complet d'une ignoble et sinistre barbarie, que rien ne peut empêcher l'heure de la justice de venir.

De nos pensées, de nos désirs, de notre foi, de notre prière et aussi de nos sacrifices, est et sera fait en grande partie le moral de nos pauvres soldats. Refuserons-nous de les aider et de les aider passionnément ? Nous chargerons-nous plus longtemps du crime de désertier le front invisible et de retarder ainsi la fin de cette immonde tuerie ? Songeons à ceux qui étouffent et agonisent sous le monstre de fer, et pensons que nos esprits et nos cœurs, s'ils sont purs et intrépides, incorruptibles et véhéments, peuvent hâter l'heure où, délivré de l'horreur nazie, le monde pourra de nouveau entendre les cloches de ses églises sonner la victoire et le retour de la paix dans la liberté.

Gabriel-M. LUSSIER, O. P.

En souvenir du père Bernadot, o. p.

directeur des « Editions du Cerf »

Ces quelques pages veulent être un hommage à la mémoire du P. Bernadot, directeur des *Editions du Cerf*, animateur d'une équipe de religieux dont le travail ne fut pas sans importance, pour la vie spirituelle, intellectuelle, la vie publique même, dans la France d'avant le désastre. N'ayant ni qualité pour m'instituer biographe d'un religieux, ni les moyens d'écrire l'histoire d'une œuvre complexe et multiforme, je peux simplement rendre témoignage à l'esprit du P. Bernadot, dire pourquoi tant de laïques, mes contemporains, sont venus chercher une inspiration dans la maison dominicaine de Juvisy, puis de la Tour-Maubourg.

Entre toutes les publications qu'ont assumées les *Editions du Cerf*, la *Vie Spirituelle* fut l'œuvre fondamentale ; celle qui, d'après le Père, permettait de comprendre toutes les autres, même les entreprises les plus différentes apparemment d'une revue de spiritualité. Le besoin de leur pays, de leur époque, auquel ces religieux ont d'abord répondu, avec grand succès, ce fut un besoin spirituel, étendu, profond. En ces dernières années de la troisième République, des milliers de laïques, spécialement un grand nombre de jeunes foyers, étaient en quête, avec ardeur et constance, non d'une piété facile ou fantasque, mais d'une vie intérieure solide, méthodique, fondée en bonne théologie : la *Vie Spirituelle* sut unir dans ses fascicules l'histoire, la doctrine, la pratique. Une publication aussi substantielle ne s'adressait évidemment qu'à un public cultivé. Et le peuple fidèle qui n'est

pas préparé à ces difficiles lectures ? Il ne dispose d'ordinaire, pour son édification, que de périodiques où l'esprit divin doit transfigurer des formes médiocres, laides. Il y avait au contraire, un double joie des yeux et du cœur à considérer la *Vie Chrétienne avec Notre-Dame*, magazine dirions-nous de piété populaire qui, pour orienter les âmes, savait utiliser l'héliogravure, reproduire opportunément les chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Editeur moderne, le Père Bernadot ne montrait pas cette publication sans quelque fierté. Ce goût d'une belle présentation m'a touché comme un signe d'humanisme réel, vivant chez ce *spirituel*. Car le Père m'apparaît, avant tout, comme un spirituel : cela explique l'attrait qu'il exerçait sur nous, jeunes hommes d'entre les deux guerres ; cela explique ses succès, ses épreuves aussi.

Ardents et critiques, nous attendions, nous exigeons beaucoup d'une action conduite par des religieux. Une œuvre, comme celle des Dominicains de Juvisy devait à nos yeux, réaliser et, pour ainsi dire, *révéler* le grand paradoxe du Christianisme dans le monde, qui demeure transcendant tandis qu'il ne cesse de s'incarner. Pour nous rappeler cette transcendance, nous disposions de la *Vie Spirituelle*, des sections de la *Vie Intellectuelle* consacrées aux *questions religieuses* et à la *philosophie* : quand il vient animer l'action sociale, la vie publique, l'esprit chrétien se change facilement en une inspiration vague ou une morale toute pratique ; il y a grand risque de perdre de vue le *mystère chrétien*, tel qu'il s'exprime dans le dogme, dans la liturgie, dans l'enseignement des théologiens et le témoignage des mystiques. C'est pourquoi par sa complexité, sa diversité même, l'œuvre d'édition du P. Bernadot était admirablement équilibrée et principe d'équilibre. D'une part, elle nous ramenait, par des voies

raisonnées, éprouvées, vers la source de vie au fond de nos âmes ; d'autre part, elle nous accompagnait dans nos responsabilités extérieures, non seulement d'action catholique, mais même d'action temporelle. Le futur historien du sentiment religieux en France, au XXe siècle, devra expliquer comment l'homme de la *Vie Spirituelle* fut aussi le fondateur d'un *Hebdomadaire du Temps Présent*. *Sept* eut une carrière brillante, mais courte : il était très difficile que des religieux, dans une époque exceptionnellement trouble, assument la responsabilité d'une publication qui, par nature, devant suivre l'actualité, même politique, se trouvait immédiatement engagée dans les luttes temporelles. Ce fut un groupe de laïques qui, après la disparition de *Sept*, et pour continuer son œuvre, publia *Temps Présent*, puis après l'armistice *Temps Nouveau*. A ces publications l'esprit du Père Bernadot était encore présent : cette spiritualité assez forte pour vouloir transformer l'homme tout entier, l'homme du XXe siècle, individuel et collectif.

Karl Barth fit un jour visite aux Pères de Juvisy : je fus le témoin prodigieusement intéressé de cette rencontre entre des Prêcheurs et le grand théologien et prédicateur protestant qui a repris, des mains infidèles des Libéraux, l'héritage de la Réforme, les pures, les dures conceptions de Calvin ou de Luther. Les « colloques » du XVIe siècle furent nombreux, longs et violents ; sans doute n'eurent-ils jamais la clarté de ce court et pacifique entretien, qui alla tout droit à l'essentiel : deux conceptions de la grâce. Barth exposait, en une image saisissante, que l'homme qui est ténèbres et reste ténèbres, adhère simplement au Dieu de lumière, grâce incréé, extérieure. Rendant toute sa valeur de vie à l'*habitus* vilipendé par Luther, les Dominicains rappelaient que le don divin commence, dès ici-bas, la divinisa-

EN SOUVENIR DU PÈRE BERNADOT, O. P.

tion de l'homme, le travaille et le transforme. L'action du Père Bernadot et de ses confrères s'explique tout entière par cette idée que la vie chrétienne est transformation de l'homme tout entier. Ces spirituels et ces théologiens constataient avec joie la présence de cette idée chez les hommes d'action catholique ou même temporelle. Un des chefs politiques du catholicisme européen n'avait-il pas dit, en 1919 ou 1920, que la fin de son action, c'était l'union de son peuple à Dieu ? Des religieux devaient naturellement chercher à rendre plus vigoureux cet esprit diffus dans les milieux catholiques sociaux. C'était d'ailleurs l'époque où la jeunesse s'orientait vivement dans la même direction : à la suite de la *Jeunesse Ouvrière Chrétienne*, l'action catholique spécialisée se développait dans les différents milieux sociaux. C'était reconnaître que la vie chrétienne dans le monde pose un problème de transformation non seulement des individus, mais des milieux, non seulement des âmes, mais des collectivités. L'importance accordée par une revue comme la *Vie Intellectuelle* aux *questions sociales et politiques* (c'était le titre d'une de ses rubriques) signale ce fait contemporain : la découverte par des théologiens, des spirituels, des réalités collectives. Il y avait sans doute des années que des hommes pieux, savants et actifs traitaient de la doctrine sociale de l'Eglise, mais, à l'époque où le P. Bernadot et son équipe devenaient attentifs aux choses temporelles, cet enseignement avait grand besoin d'être renouvelé, non certes dans ses principes, mais dans ses méthodes : la morale sociale, enseignée aux militants catholiques, était d'une part trop détachée de la connaissance, du sentiment même des complexités psychologiques et économiques auxquelles l'action doit l'appliquer ; et d'autre part, cet enseignement à la fois abstrait et d'intention immédiatement pratique, manquait de plus en

plus de force d'inspiration et de pensée. De là le succès de la revue neuve, vivante et solide que fut la *Vie Intellectuelle*.

L'attrait de la revue venait de l'universalité de ses intérêts : à côté de la religion et de la philosophie, des questions sociales et politiques, les lettres et les arts... C'était un humanisme vivant, lié moins à l'idée d'un type humain classique, fixe, qu'à la conception plus moderne d'un humanisme historique, toujours en travail. Dans un admirable article, paru en janvier 1940, le Père Chenu, régent du Saulchoir et grand ami des Pères de la Tour-Maubourg, montrait dans le développement industriel et les nouvelles formes sociales qui en résultent une croissance de cette matière humaine que l'esprit — l'Esprit Divin, joint à l'esprit humain — doit sauver, c'est-à-dire, pour des catholiques, transformer. « La vie divine, écrivait-il, s'incarne, elle s'incarne de plus en plus, à mesure qu'apparaît la matière humaine ». Autour du P. Bernadot, on ne craignait pas de suivre, de chercher même, dans tous les champs d'activité, cette « croissance communautaire de l'homme », parce qu'on sentait, par delà la nouveauté du temps, l'éternelle nouveauté de l'Évangile, qui est d'un autre ordre. C'est la raison pourquoi on y déliait si facilement le Christianisme de toute solidarité avec les choses humaines qui apparaissaient vieilles ou vieillissantes.

De là vient que le P. Bernadot fit, en quelques circonstances, figure de *non-conformiste*. Dans l'opinion commune, un religieux, homme de la *Tradition*, doit être l'ami de toutes les traditions, sans trop distinguer. Mais comment un spirituel clairvoyant n'apercevrait-il pas, entre ces choses, une différence qui échappe au vulgaire ? De même que l'Église diffère par essence de toute société purement humaine, la tradition religieuse est sans commune mesure avec un conformisme social. En réaction contre

une vue extérieure, mondaine de la religion, un spirituel comme le P. Bernadot voyait et faisait voir immédiatement le rapport entre les formes disciplinaires, liturgiques, dogmatiques de l'Eglise et l'Esprit qui lui est présent et agit au fond des âmes. Quand on a été d'abord attentif à la *vie spirituelle*, à la mystique catholique, on craint naturellement de réduire le catholicisme à un ensemble de règles extérieures ou même intellectuelles. Quand on a fortement senti la différence entre la tradition religieuse et toute autre tradition, on se trouve obligé à un *discernement* fort délicat. Chacun de nous, en effet, a une double histoire, spirituelle et terrestre, qu'il ne vit pas, qu'il ne fait jamais *seul*, mais toujours avec d'autres, comme une œuvre commune. D'où il résulte qu'une collectivité quelconque de catholiques, constituant une réalité historique — par exemple « les catholiques français » — présente une double appartenance : à l'Eglise d'une part, société religieuse indivisément mystique et visible, à un milieu social, d'autre part, dont la composition, les habitudes, les opinions dépendent de toute l'histoire humaine des croyants, dans un pays, à une époque déterminée. Cette réalité sociologique, c'est *le milieu catholique*, dont beaucoup de déterminations apparaissent tout à fait contingentes par rapport à l'essence du catholicisme. Si délicat soit-il, ce discernement s'impose au spirituel dans le monde, apôtre du monde : des hommes comme le P. Bernadot voyaient de nombreux incroyants attirés à la fois par la vérité de l'Eglise, et gênés ou rebutés par tel ou tel trait commun, mais accidentel, des catholiques qu'ils avaient sous les yeux. Ceux d'entre nous qui avaient bien connu des incroyants, nous comprenions pourquoi le P. Bernadot et ses collaborateurs, distinguant entre la tradition religieuse et telle habitude, telle opinion, devaient parfois rompre le conformisme du *milieu catho-*

lique. Cela, ils le firent parfois avec éclat ; on peut évidemment discuter l'une ou l'autre de leurs prises de position. L'idée dont ils s'inspiraient avait cependant été comprise et retenue : comme la transmutation du vieil homme n'est, ici-bas, jamais achevée, un chrétien n'est jamais, en toutes choses, également chrétien. Si cela est vrai de la vie privée, que penser de la vie sociale et publique, où se trouvent engagées des forces complexes, mal connues, combien plus difficiles à maîtriser, à christianiser ? Là, les catholiques sont engagés plus ou moins collectivement, ayant en groupe pris part à certaines luttes, rivalités politiques et sociales qui ont laissé, dans leur milieu, de profonds souvenirs. De telles luttes séparent les hommes pour des générations, de tels souvenirs s'accompagnent de ressentiments, de préjugés ; à cette triste condition des groupes humains, le milieu catholique n'échappe pas. Pourquoi le spirituel qui, en lui et autour de lui, travaille à purifier les vies individuelles, n'envisagerait-il pas une purification de la vie sociale et publique ? Purger cette vie des ressentiments et des préjugés qui font persister des luttes aveugles : voilà la tâche éminemment spirituelle que les Pères de *Sept* et de la *Vie Intellectuelle* s'étaient donnée dans les matières sociales et politiques. Avec beaucoup de simplicité et une belle candeur, ils s'étonnaient, ils s'indignaient de voir trop de catholiques refuser, par conformisme, de discuter une idée acceptable, voire repousser une conception plus conforme au christianisme que leurs vues habituelles. Quoi qu'il en soit du détail de ces conflits, il fallut beaucoup d'intrépidité au P. Bernadot pour heurter les habitudes de milieux où le profane se mêle au sacré et s'abrite parfois à son ombre.

Dans les controverses d'avant cette guerre, certains ont cru ou paru croire que le P. Bernadot et ses confrères étaient eux-

mêmes animés par quelque sentiment politique. Pour ma part, je ne le crois pas et j'ai de bonnes raisons de ne pas l'admettre. Du simple point de vue des faits, il me paraît faux d'assimiler l'équipe de la *Vie Intellectuelle* et de *Sept* aux « démocrates chrétiens » de l'*Aube*. La formation des Pères n'avait rien d'une formation politique de gauche ; les laïques qu'ils prirent pour collaborateurs appartenaient aux tendances politiques les plus diverses, de la *Jeune République* au *Courrier Royal* ; au point de vue social, même diversité entre les hommes qui construisaient la profession et l'économie organisées sur le syndicalisme libre et d'autres, à la recherche de nouvelles formes communautaires. En matière temporelle, le milieu de la *Vie Intellectuelle* et de *Sept* ne présentait pas d'homogénéité : j'y rencontrais par exemple le brillant économiste François Perroux dont les vues politiques et sociales étaient foncièrement opposées aux miennes ; l'un et l'autre, nous nous sentions des amis de la maison. Dans la mesure où, en ces matières, il y eut, à Juvisy ou à la Tour-Maubourg, un état d'esprit commun, ce ne fut jamais une simple attitude de défense de la démocratie : les Pères avaient suivi avec sympathie le mouvement antiparlementaire du 6 février ; ils s'intéressaient beaucoup à la revue *Esprit*, dont le personnalisme voulait s'opposer à l'idéologie démocratique traditionnelle. Autour de *Sept*, de la *Vie Intellectuelle*, on était naturellement attiré par tout effort pour dépasser le régime existant. A mesure que les années avançaient, que l'Europe s'ébranlait, le Père Bernadot sentait davantage la profondeur de la crise dans son propre pays, qu'il aimait. Pour faire connaître des œuvres, qu'il jugeait admirables, il préparait, quelques semaines avant le désastre, une collection de brochures, sur *la France, Terre Chrétienne*. Au même moment, il ne méconnaissait pas la gravité de

la situation. Dans la *Vie Intellectuelle* du 15 mai 1940, on peut lire ces deux phrases : « tout ce que nous aimons, d'acquis, est devenu enjeu » — « on n'a pas assez demandé à ce peuple ». La politique — si on peut ainsi parler — du P. Bernadot était faite seulement d'exigence spirituelle et de lucidité patriotique. S'il parut quelquefois passionné, impatient, c'est qu'il avait senti l'immensité, l'urgence du péril. Qui oserait lui faire reproche, devant l'Europe et la France d'aujourd'hui ?

Alors qu'il nous a quittés, en cette *hora et potestas tenebrarum* son esprit demeure assez fort pour nous aider à traverser cette heure, à vaincre cette puissance, à ne voir dans l'énorme épreuve qu'un moment plus difficile dans la croissance du monde et son unification pour le Christ. Nous qui avons à lutter encore, nous devons évoquer l'image du P. Bernadot, ramassé, ardent, critique : sa combativité toute dominicaine n'était que « la ferveur de l'amour ».

Paul VIGNAUX

*Directeur d'Etudes à l'École
des Hautes Etudes (Sorbonne)*

Directives pratiques

CONSULTATION CANONIQUE

La célébration des mariages mixtes :

Un correspondant prend occasion de l'arrêt rendu en cour d'appel dans la cause Bergeron-Kirklow, pour demander les raisons sur lesquelles s'appuie l'Eglise catholique, quand elle exige sous peine de nullité que les mariages mixtes soient célébrés devant le prêtre dûment autorisé par elle.

Nous pouvons invoquer plusieurs motifs, et si l'occasion se présente de discuter la chose avec des non-catholiques, comme c'est le cas soumis par notre correspondant, ces arguments auront l'avantage, nous le souhaitons, de manifester la sagesse de l'Eglise.

D'abord le mariage est quelque chose d'essentiellement sacré, et pour autant intimement mêlé à l'ordre de la religion. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler que « le mariage n'a pas été institué ni restauré par les hommes, mais par Dieu ; ce n'est point par les hommes, mais par l'Auteur même de la nature et par le Restaurateur de la nature, le Christ, Notre-Seigneur, que le mariage a été muni de ses lois, confirmé, élevé » (encyclique « Casti Connubii » de Pie XI). La considération de la fin du mariage, « qui est d'engendrer et de former pour Dieu des enfants, et de rattacher pareillement à Dieu les époux pour l'amour chrétien et l'aide mutuelle » (Ibidem), emportera la même conviction.

Or les lois divines du mariage ont été remises à la garde de l'Eglise, avec mission de les faire connaître au monde et d'en surveiller l'application. Aussi est-ce en signe de cette mission que Pie XI condamne l'erreur de ceux qui présentent « le mariage comme une chose absolument profane et purement civile,

et qui ne saurait en aucune façon être confiée à la société religieuse, l'Eglise du Christ, mais à la seule société civile ». C'est encore en signe de cette mission que l'Eglise a réglementé la célébration du mariage des catholiques entre eux, et même des mariages mixtes. Dès qu'un catholique est en cause, la célébration de son mariage relève de la loi canonique.

Il est vrai que la forme canonique actuelle de la célébration des mariages mixtes n'a pas été toujours en vigueur. Même imposée par le concile de Trente, elle a subi des exceptions. Mais aujourd'hui, elle est appliquée universellement, et il est permis d'y voir un effort de la part de l'Eglise pour raffermir la défense sévère qu'elle fait aux catholiques de contracter mariage avec des non-catholiques. On peut y voir aussi la volonté de l'Eglise de s'assurer que les garanties exigées par elle seront fournies, quand, pour des motifs sérieux, elle lève cette défense.

En effet, en accordant la dispense de contracter un mariage mixte, l'Eglise exige des garanties valables, ordinairement par écrit, de la part des futurs conjoints. Ceux-ci doivent promettre de faire baptiser et élever dans la religion catholique tous les enfants qui naîtront de leur union, et la partie non-catholique doit s'engager à ne mettre aucun obstacle à l'accomplissement des devoirs religieux de la partie catholique.

Or comment l'Eglise aura-t-elle l'assurance de ces promesses, si les conjoints ne s'unissent pas devant ses représentants officiels, s'il leur est loisible de se marier valablement devant le ministre religieux de la partie non-catholique ?

On peut ajouter une dernière considération. Justement inquiets du nombre sans cesse grandissant des mariages mixtes dans nos milieux catholiques, nos évêques ont voulu opposer un nouveau rempart aux périls de la foi chrétienne dans les foyers mixtes. Ils ont décidé, ainsi que l'avaient déjà fait plusieurs évêques des Etats-Unis et d'Angleterre, de n'accorder la dispense nécessaire que si les parties intéressées acceptent de suivre une série d'instructions sur la doctrine chrétienne. « La fin première

DIRECTIVES PRATIQUES

de ces instructions sera d'amener l'époux ou l'épouse non-catholique à une connaissance au moins sommaire du dogme et de la morale que professe son conjoint ; de lui donner l'intelligence parfaite des promesses que l'Eglise exige concernant l'intégrité de la foi religieuse de son conjoint et l'éducation catholique de leurs enfants ; et enfin d'assurer par là toute l'efficacité morale et juridique de ces mêmes garanties. Nous aimons à croire aussi que, la grâce aidant, ces instructions prépareront plus d'une conversion à la foi catholique »¹.

Or est-il vraisemblable qu'on se soumette à ces exigences, si on peut contracter valablement mariage autrement que selon la forme imposée par l'Eglise ? Il y a tout lieu de croire qu'au moins la partie non-catholique choisirait la voie la plus facile. C'est pourquoi l'Eglise agit sagement quand elle exige que tous les mariages mixtes soient célébrés devant un prêtre dûment approuvé. Elle veut par ce moyen s'assurer que les garanties demandées seront fournies, et que la série d'instructions religieuses prescrite sera donnée.

Raymond CHARLAND, O. P.

1. Communiqué de Son Eminence le cardinal Villeneuve, paru dans la *Semaine religieuse* de Québec du 22 avril 1937.

Le Sens des Faits

*Message au peuple français*¹

Français, je n'ai aucun titre particulier à l'honneur et au plaisir qui me sont accordés de vous parler aujourd'hui, sinon mon amitié pour vous, et mon amour pour votre patrie. Je ne suis ni un politicien, ni un propagandiste à gages, ni le délégué d'un groupe quelconque. Je suis tout simplement un jeune Canadien français qui a été ému jusqu'aux dernières fibres de son cœur par les malheurs qui ont broyé la patrie de ses ancêtres, par les épreuves dont vous portez encore en ce moment le poids écrasant. Religieux, je veux vous redire combien sont précieuses les valeurs spirituelles dont vous demeurez, malgré vos entraves actuelles, les grands défenseurs dans le monde. Français d'Outre Atlantique, descendant lointain de ces héros sans peur et sans reproche qui, il y a trois siècles, partirent de vos rivages pour venir fonder par delà les mers une France nouvelle, je viens vous assurer que jamais votre pays ne m'a paru plus indispensable, plus digne d'amour.

Ces déclarations, je le sens bien, auraient une valeur fort minime, si je les formulais en mon seul nom personnel. Mais je suis assuré d'être l'interprète de tous mes compatriotes, de ces quatre millions de Canadiens dont l'esprit et le cœur sont demeurés français, quand je vous dis ma très profonde et très sincère sympathie et ma confiance indéfectible dans l'avenir de la France.

* * *

Avec vous, nous avons vécu, en juin 1940, des jours affreux. La T. S. F. et la presse nous renseignaient d'heure en heure sur les progrès de l'invasion, sur les tueries de femmes et d'enfants par les barbares, sur la résistance courageuse mais impuissante de vos soldats, sur les misères de ces colonnes interminables de réfugiés que des avions-plongeurs mitraillaient à bout portant. L'armistice qui vint consacrer officiellement votre défaite militaire nous parut une gigantesque catastrophe et après dix-huit

1. Causerie prononcée sous les auspices de Radio-Canada et diffusée par le poste WRUL de Boston, le dimanche 7 décembre.

LE SENS DES FAITS

mois, nous en sentons encore la blessure dans nos âmes en-deuillées.

Mais serions-nous Français, si nous laissions s'éteindre en nous la flamme de l'espérance, de cette « petite espérance », si bien chantée par Péguy ? En dépit des tristesses présentes, nous gardons foi en l'avenir. Nous sommes certains que le droit finira par triompher de la force brutale et injuste, que les serviteurs de l'esprit finiront par déjouer les menées ténébreuses des idolâtres de la matière, de la race et du sang, en un mot, nous sommes certains que l'humanisme chrétien finira par vaincre le paganisme hitlérien.

Car — votre cardinal Verdier vous l'avait dit et notre cardinal Villeneuve nous l'a répété — il s'agit bien dans la guerre présente d'une lutte entre civilisations. Sans doute, des intérêts économiques considérables sont en jeu. Mais ce serait une impardonnable erreur de penser que toute cette guerre n'est que le corps à corps de deux forces financières, une lutte à mort entre l'impérialisme britannique et le pangermanisme. Nos soldats, nos marins, nos aviateurs ne partiraient pas par centaine de mille vers les champs de bataille, ils ne se battraient pas avec tant de courage, ils ne tomberaient pas au champ d'honneur avec tant d'héroïsme s'ils se croyaient les vulgaires instruments de monopoles égoïstes, les misérables mercenaires d'oligarchies ploutocratiques. Ce qui les soutient au moment où ils quittent leurs foyers, où ils s'arrachent aux baisers de leurs enfants, de leurs épouses, de leurs mères ou de leurs fiancées, c'est la pensée qu'ils sont les défenseurs de valeurs spirituelles sans lesquelles la vie ne vaudrait sûrement pas la peine d'être vécue. Ils partent pour sauvegarder un idéal que la France s'emploie depuis des siècles à affiner chez elle et à diffuser à travers le monde, un idéal fait de respect pour la personne humaine quelle qu'elle soit et de charité fraternelle, même et surtout pour les plus déshérités du monde. Comme vos époux, comme vos pères, comme vos enfants, comme vos fiancés en 1939 et en 1940, nos soldats sont prêts à faire le sacrifice de leur vie pour empêcher l'établissement dans l'univers de la conception naziste de l'existence. Pour aider nos militaires dans cette œuvre nécessaire, notre population civile engage à fond toutes ses richesses, se soumet à un rationnement de plus en plus sévère et se dévoue sans compter pour que nos usines fonctionnent vingt-quatre heures par jour.

Tous, militaires et civils, tous, Canadiens anglais et Canadiens français, unis dans une même volonté farouche, nous repoussons la perspective d'un monde où il n'y aurait plus de respect de la parole donnée, où le mensonge, la calomnie, la trahison seraient admis comme des moyens normaux de poursuivre des buts inavouables, où une nation puissante pourrait envahir et dominer à son gré les pays plus faibles, sous prétexte de les protéger contre des adversaires chimériques. Nous ne voulons pas d'un monde où les populations seraient soumises à des migrations forcées, où les familles seraient dispersées au gré de fonctionnaires sans entrailles, où les faibles seraient impitoyablement supprimés, où les individus ne constitueraient plus que des rouages dans l'inhumaine machine de l'Etat. Et surtout, nous ne voulons pas d'un monde fermé sur lui-même, sans ouverture sur l'au-delà, d'un monde où il serait défendu de songer à une vie future, d'adorer le Dieu bon qui nous a créés et qui nous maintient dans l'existence, de servir le Christ Jésus qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour notre salut. En un mot nous ne voulons pas d'un monde transformé en un vaste camp de concentration sous la surveillance de la Gestapo.

* * *

A ces motifs d'ordre général, que nous partageons avec nos compatriotes de langue anglaise s'ajoutent pour nous, Canadiens du Québec, des motifs plus particuliers, qui expliquent notre ardeur dans la lutte présente et notre volonté de participer jusqu'à la limite de nos forces à la défaite du paganisme hitlérien.

Français, mes frères, nous voulons vous débarrasser du joug qui pèse lourdement sur vous, nous voulons briser vos chaînes, nous voulons que votre patrie reprenne sa place privilégiée à la tête des nations civilisées. Vous pouvez peu vous-mêmes pour votre délivrance. Ce n'est pas armés seulement de courage et de vaillance que vous réussirez à venger vos morts et à repousser l'envahisseur au delà de vos frontières. Vos soldats, les fils des vainqueurs de la Marne et de Verdun, malgré toute leur bravoure, n'ont pas réussi à arrêter les hordes hitlériennes. Que peuvent des armements désuets, que peuvent des bras, des jambes, des poitrines contre les ruées infernales des chars d'assaut lanceurs de flammes, contre les mitrailleuses des avions, contre les obus des bombardiers géants ? Mais justement, ces

LE SENS DES FAITS

armements ultra-modernes qui vous manquaient, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et nous-mêmes les fabriquons en nombre chaque jour plus considérable. Le ruisseau s'est grossi en rivière et deviendra bientôt un torrent qui submergera la terre et la lavera de la souillure naziste.

* * *

Encore une fois, ce qui nous incite à participer de toutes nos forces à cet effort titanique, c'est notre amour pour la France. Nous l'aimions glorieuse, nous l'aimons encore davantage éprouvée. Catholiques, disciples d'un Dieu crucifié, nous redisons avec ferveur ces paroles de Mauriac qui ont eu l'honneur d'être condamnées par les autorités allemandes :

« Nous avons appris, dès l'enfance, à adorer une Face soufflée et couverte de crachats à cause de nos crimes ; nous n'avons donc qu'à suivre notre pente pour redoubler d'amour à l'égard de la France liée au poteau, pour écarter les cheveux qui retombent sur sa figure humiliée, pour essuyer la sueur sur ce front rayonnant de génie ».

Mauriac a exprimé là, en des mots magnifiques, non seulement vos sentiments, mais les nôtres. Nous pensons avec émotion à tous vos guerriers,

*« Couchés dessus le sol à la face de Dieu,
... ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles »* (Péguy)

Nous pensons à tous vos blessés, au million de vos prisonniers, à la foule innombrable des réfugiés. Nous pensons à votre faim, à votre soif, au froid qui engourdit vos membres. Et toutes ces pensées, tous ces souvenirs stimulent notre volonté de participer à l'effort de la Grande-Bretagne et par là même de hâter votre libération.

Nous sommes assurés que de votre côté vous gardez une espérance indéfectible en la victoire finale. Nous sommes assurés que Paul Claudel traduisait vos sentiments lorsqu'il disait (Paroles au Maréchal) :

*« ... il y a un devoir pour les morts qui est de ressusciter...
Ce n'est pas un coup de trompette d'un seul coup qui fait revivre
les morts !*

REVUE DOMINICAINE

C'est l'exigence d'aujourd'hui même et l'idée poignante du devoir à faire.

Ce n'est pas parce que nous sommes beaux qu'il faut vivre, c'est parce que nous sommes nécessaires !...

(France) Lève la tête et vois dans le ciel quelque chose d'immense et de tricolore !

Quelque chose à jamais dans le ciel qui ne peut pas s'empêcher d'être le plus fort.

Quelque chose qui ne fait pas exprès d'être plus fort que la nuit, et c'est l'aurore ».

Oui, vraiment, Français du Canada, nous entrevoyons déjà pour vous, Français de France, l'aurore invincible d'un jour glorieux et fécond.

Marcel-M. DESMARAIS, O. P.

L'Esprit des Livres

Gérard de CATALOGNE — « Notre Révolution ». Tome Ier : « Tragédie dans le monde ». 1 vol. in-16 de 214 pages. Tome II : « Hommes et doctrines du vingtième siècle ». 1 vol. in-16 de 178 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941.

Aux jours heureux où je vivais en France, j'avais lu un solide article de M. Gérard de Catalogne sur : *Notre Jeunesse* dans le premier fascicule de *La Revue du Siècle*. Les idées majeures s'en retrouvent au début du premier des deux volumes que publie aujourd'hui l'auteur, âgé maintenant de trente-cinq ans, et réfugié en Haïti où il fait du journalisme.

Dans son premier bouquin, M. Gérard de Catalogne joint son effort à bien d'autres efforts pour élaborer une refonte salutaire des institutions publiques, particulièrement en France. Plusieurs projets sont devenus, quant à l'essentiel, l'objet d'un acquiescement presque unanime chez les promoteurs d'une réforme de l'Etat français. On retrouvera ici des conceptions analogues. L'auteur passe en revue la plupart des questions posées à la présente inquiétude de l'univers civilisé. Il parle de l'ordre et de la révolution, de la démocratie et de l'internationalisme, de la paix et de la guerre, du capitalisme et de l'économie dirigée, des idées et des mœurs, des ententes souhaitables et des espoirs permis.

M. de Catalogne ne cache pas ses préférences politiques. Maurrassiste convaincu, il envisage l'avenir sous les couleurs du régime de son choix (pp. 109-209). Mais ceux-là mêmes qui lui chercheraient chicane à ce propos, devront reconnaître qu'il fait preuve d'un esprit assez compréhensif pour éviter les solutions arbitraires et pour tenir compte de plusieurs données très complexes. Je dois cependant avouer que je n'ai pas retiré de ces cent pages une lumière décisive.

Dans son deuxième volume, l'auteur trace les portraits de Hitler, Mussolini, Staline, Franco, José Antonio Primo de Rivera, Roosevelt, puis de deux *minores* : Fulgencio Batista, président de Cuba, et Sténio Vincent, président de Haïti. Chaque fois, l'homme et l'œuvre sont étudiés à fond. Les lecteurs de la *Revue Dominicaine* seront reconnaissants à M. Gérard de Catalogne de donner aux individus et à leur « mystique », dont il a été tant et si mal parlé, une interprétation où l'équité, le sens des valeurs humaines, l'esprit chrétien conservent toujours leurs droits.

Albert Lacroix

Gaston MONIN — « La vie intime des époux ». 1 vol. de 190 pages. Montréal, Editions Beauchemin, 1941.

Ce petit livre français, déjà assez répandu avant la guerre, vient d'être réimprimé par la Maison Beauchemin en vertu des autorisations

gouvernementales. Il présente une certaine utilité pour le médecin, en lui rappelant les enseignements de la morale catholique sur tout ce qui touche à la vie conjugale. De son côté, le confesseur y puisera une information médicale qui complétera avantageusement ses connaissances théologiques. Après avoir montré l'immoralité et les dangers des pratiques anticonceptionnelles, l'auteur propose aux époux qui, pour des raisons graves, ne peuvent assumer la charge d'une famille nombreuse, la solution chrétienne de la continence périodique, et cela avec toutes les précisions pratiques désirables. Les questions de la stérilité, de la fécondation artificielle, de l'avortement, du baptême des enfants sont aussi envisagées du double point de vue de la morale et de la médecine. Malheureusement, trop absorbé par des préoccupations d'ordre pratique, l'auteur ne nous livre sur les devoirs des époux et sur les fins du mariage que quelques considérations hâtives et très superficielles. De même, comment ne pas reprocher à l'auteur son recours abusif à la citation ? Ce procédé de composition, vraiment trop commode, laisse apercevoir, outre une certaine nonchalance, une maîtrise insuffisante du sujet traité. Pour ce qui est de la bibliographie que l'on trouvera à la fin de l'ouvrage, ne convenait-il pas, si on la voulait utile à quelque chose, d'y apporter la précision qu'exigent les règles de la méthode scientifique ? Enfin, l'embryologie a apporté trop de consistance à la théorie de l'épigénèse pour que l'on ne s'étonne pas de rencontrer çà et là (pp. 18, 139, 141, 170), des affirmations aussi absolues sur l'animation (il s'agit ici de l'infusion de l'âme spirituelle) au moment de la conception. Nos connaissances actuelles exigent, de la part de ceux qui prétendent soutenir cette thèse, une formulation beaucoup plus nuancée.

Noël Mailloux, O. P.

Robert RUMILLY — « Histoire de la Province de Québec, I — *Georges-Etienne Cartier*, II — *Le « Coup d'Etat »*, III — *Chapleau*, IV — *Les « Castors »*, V — *Riel*, VI — *Les « Nationaux »*. 6 volumes in-12 de 365, 239, 211, 241, 315 et 346 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1940-1941.

Lorsque, il n'y a pas deux ans de cela, les journaux annoncèrent que Robert Rumilly, auteur d'une bonne douzaine de monographies canadiennes récentes, était prêt à confier à un éditeur une Histoire de la Province de Québec en quinze volumes, on fut tenté d'accueillir la nouvelle avec scepticisme. Elle était pourtant fondée. Car voici qu'en moins d'un an six des volumes promis ont paru coup sur coup aux Editions Bernard Valiquette, laissant tout juste le temps au lecteur de prendre haleine et à sa bourse de se regarnir.

On ne s'attend pas à ce que je résume ici, même à grands traits, cette histoire qui commence avec les débuts du régime confédératif et qui, à son sixième volume, en est rendue à la chute de Mercier (1892), mais plutôt à ce que je réponde à une question que la rapidité même de sa parution fait inmanquablement poser : que vaut-elle, cette histoire ?

L'ESPRIT DES LIVRES

On a beau voir sans enthousiasme ce Français naturalisé sujet canadien exploiter les plus riches filons de notre passé, on doit convenir qu'il y met un acharnement au travail qui n'est pas monnaie courante chez nous, et que la lecture de ses bouquins est fort captivante, pour ne pas dire passionnante. Il faut l'avoir vu, sa journée de traduction finie, entrer en hâte dans la bibliothèque du Parlement, à peine évacuée par les touristes qui viennent s'ébahir devant ses rayons chargés à pleine capacité. Il s'installe dans une alcôve où quelques instants auparavant causait tel sénateur ou tel député non encore brouillé avec les livres et leurs gardiens. Il a devant lui une table où s'empilent des journaux anciens qu'il feuillette avec une sorte de rage sacrée. Il lit et écrit, lit encore et écrit de même, jusqu'à une heure avancée de la soirée. Vous croiriez qu'il bâtit sur le champ, à même les matériaux qui lui arrivent à pleines mains de cette source féconde, quitte à faire ensuite quelques légers compléments et remaniements. Simple opération de tri et de mise en place, pensez-vous, besogne facile quand par ailleurs on sait tenir une plume et qu'on est rompu aux artifices de la composition. Essayez-vous-y. Vous verrez ce qu'il faut d'attention et de patience pour démêler l'écheveau des événements quotidiens, et de dextérité pour en confectionner un tissu consistant au dessin harmonieux.

Rumilly a un avantage sur beaucoup : il est déjà initié à la connaissance de cette époque, et c'est sans doute d'avoir écrit *Mgr Laflèche et son Temps* et *Mercier* qui l'a mis en veine. Il en a un autre, celui de regarder ce passé récent avec des yeux neufs. Dès lors, ne fait-il pas bien de s'empresser d'en écrire sous la poussée d'impressions toutes fraîches ?

Evidemment, son genre tient plus de la chronique que de la grande histoire. Mais il faut bien commencer par là. Des historiens plus graves s'emploieront à dégager les perspectives, à marquer davantage les causes et les conséquences. Lui, il se contente d'aligner de menus faits. Et, en le lisant, on voit se dresser devant soi des figures d'animateurs de foules ; on voit à l'œuvre des brasseurs d'affaires payantes comme Sénécal, des tripoteurs de fonds électoraux comme Pacaud ; on voit rebondir sans cesse l'affaire Guibord, l'affaire de la succursale montréalaise de Laval ; on assiste aux interrogatoires des procès en influence indue, aux acrobaties de Tarte, aux premières armes de Dandurand, de Chapais, de Bourassa, de Taschereau, etc., etc.

Au vrai, il ne manque pas une occasion de relever un trait de mœurs pittoresques, d'épingler une repartie fine, une anecdote piquante. Mais tout cela ne peint-il pas à merveille une société, un homme ? On lui reproche de s'être complu dans l'étalage des petits côtés, des chicanes et des scandales. Mais a-t-on fait autre chose que de se chicaner depuis 1867 jusqu'à... Lomer Gouin ? N'est-ce pas ce qui domine la politique ? N'est-ce pas celle-ci qui rapetisse tout le reste quand elle s'y mêle ? L'appel de Mercier (« Cessons nos luttes fratricides ») a été étouffé et son effort pour réaliser l'unité nationale a été brisé par la vivacité des ambitions mesquines.

Rumilly a pu forcer la note ici et là, dans son désir de faire intéressant, mais de là à prétendre qu'il a voulu ridiculiser tel élément de la société,

voire le clergé, il y a une marge. Tout au plus, ai-je eu l'envie de lui reprocher les réflexions de salonnard dont il parsème son récit, mais il faut bien lui laisser de quoi authentifier ses ouvrages. J'avoue que son *Histoire de la Province de Québec* est plus faible que ses monographies au point de vue littéraire. Par contre, je la trouve beaucoup plus étoffée au point de vue historique. L'écart est considérable entre elle et *Papineau*, et surtout ce pauvre *Laurier*, qu'il reprendra sans doute.

Je signale pour finir que chaque volume est muni d'un index qui en facilite la consultation.

Thomas Charland, O. P.

Marie BONENFANT — « Canadiennes d'hier ». 1 vol. in-12 de 224 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941.

En 1912, une demoiselle encore jeune (puisqu'elle est née le 15 mars 1890), fille d'un avocat de Québec, elle-même B. A. et diplômée en Littérature française, s'arrête pendant ses vacances à Saint-Jean-Port-Joli, pays d'origine de son père. A l'église, elle entend chanter un jeune paysan, Jean Leblanc, que les circonstances ont forcé à quitter le collège de Sainte-Anne de la Pocatière après sa rhétorique pour se consacrer à la culture de la terre paternelle. Comment la « superbe voix de baryton » de ce « fort joli garçon » peut provoquer chez Mlle Sylvie Carrière, B. A., une irrésistible envie de mieux connaître M. Jean Leblanc. Comment cette connaissance, à peine réalisée, se transforme en un grave et radieux amour. Quels sentiments de curiosité, de joie, d'espérance agiteront dès lors le cœur de l'héroïne, hier paisible, aujourd'hui frémissant. Comment la péronnelle Bellanger sait réaliser son propre plan de mariage avec J. Leblanc sous le couvert de doter celui-ci de « la femme qu'il lui faut ». Voilà ce que nous décrit le recueil de lettres publié par Marie Bonenfant.

Car correspondance il y a. Au fait, comment Sylvie aurait-elle pu tout savoir sur le compte de Jean, entrer en relations avec lui puis revenir dans son village, sans avoir une alliée et plénipotentiaire prompte à la renseigner, à favoriser ses desseins et à l'accueillir en personne à l'occasion ? Ce rôle est joué par Mme Valérie Anctil-Tessier, veuve d'un notaire local et ex-aspirante-fiancée de Me Jacques Carrière, père de Sylvie.

Si ces lettres ne sont pas sûrement authentiques, le procédé n'est pas sûrement nouveau, non plus, de décrire une idylle et ses suites sous la forme intermittente et enjouée d'une longue correspondance entre une bénigne dame déjà mûre et une jeune fille en plein éveil d'amour. Après tout qu'importe, si le lecteur est intéressé, voire captivé ?

De ci de là, telle remarque ou telle analyse paraît friser l'arbitraire et la virtuosité. De même, l'une ou l'autre description (v. g. la tirade de la p. 28 : « le ciel est gris perle... ») nous plonge dans la plus authentique littérature couventine. L'ensemble, toutefois, n'est pas trop Zénaïde Fleuriot. L'auteur aurait gagné à ne pas prolonger aussi longtemps devant nous le film de son héroïne après la « rupture ».

A. Papillon, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES

Jacques ROUSSEAU — « Notions élémentaires de Génétique » Un volume de 155 pages. Montréal, Bulletin du Jardin Botanique de Montréal, No 2, 1941.

J.-W. LAVERDIÈRE et L.-G. MORIN — « Initiation à la Géologie ». Un volume de 158 pages. Montréal, Editions Fides, 1941.

A mesure que la guerre se prolonge, c'est de plus en plus cruellement que la pénurie des livres français est ressentie par nos étudiants. Conscients de leur responsabilité, des maîtres mal rétribués et ayant déjà peine à suffire à la tâche s'efforcent, du mieux qu'ils peuvent, de combler cette lacune. Comme il est assez improbable que les statistiques officielles tiennent jamais compte de cet « effort de guerre », il importe que ceux qui savent ce qu'il comporte de sacrifices obscurs le remarquent et s'emploient à en faire apprécier tout le prix. Mais, cette raison n'est pas la seule qui nous amène à attirer l'attention de nos lecteurs sur deux petits ouvrages parus au cours de l'année.

1. Limpide et sobre, l'excellent exposé de M. J. Rousseau met à la portée de tous les principes et les résultats fondamentaux de la Génétique. Ce n'est pas seulement au médecin, au pédagogue, au moraliste, que ces notions sur l'hérédité paraîtront indispensables, comme l'auteur le laisse entendre dans son introduction ; de nos jours, elles éveillent la curiosité de tous les esprits cultivés. Remarquable par la sûreté de son information, ce petit livre l'est peut-être davantage encore par la perfection de sa présentation didactique. Il ne laisse absolument rien à désirer sous ce rapport. Illustrations et tableaux ont été préparés avec art ; des problèmes dont on trouve la solution à la fin de l'ouvrage, aident à mieux saisir le mécanisme d'application des lois ou des techniques exposées dans les divers chapitres ; un glossaire facilite la maîtrise rapide du vocabulaire technique ; une bibliographie critique oriente vers une étude plus approfondie.

2. On rencontre à peu près le même ensemble de qualités dans le petit manuel dû à la collaboration des professeurs de géologie de Laval et de Montréal. Mais, il faut surtout féliciter les auteurs d'avoir fait une œuvre originale, car le sol dont ils nous « racontent les vicissitudes », dont ils font revivre l'histoire à travers leurs clichés ou leurs croquis, est celui-là même que nous foulons. L'étudiant qui lira ces pages ne voyagera plus en étranger dans son propre pays !

Noël Mailloux, O. P.

R. P. FRANCIS GOYER, S. S. S. — « Sois fort ». Un volume de 178 pages. Québec, 850, Chemin Sainte-Foye, 1941.

Pour la deuxième année consécutive, le R. Père vient de réunir en un volume attrayant ses causeries de l'Heure Dominicale. Nous avons dit, déjà, toute notre admiration pour cette prédication doctrinale dont nos auditoires chrétiens ont le plus pressant besoin. L'ignorance religieuse,

il ne faut pas nous le cacher, apparaît comme le grand mal du temps présent. Depuis que l'on se croit obligé d'annoncer au prône toutes les réunions et tous les faits divers de la semaine, il ne reste plus, trop souvent, que quelques minutes employées en considérations d'une banalité décevante sur l'Évangile du dimanche. Le résultat, nous le connaissons : le sens chrétien s'évanouit et les consciences sont de plus en plus envahies par le naturalisme pratique qui trouve son expression dans les colonnes du journal ou du magazine. En réaction contre ce courant, le Père Goyer revient au sermon substantiel, étoffé, où la vérité est présentée comme elle doit l'être, intégralement et avec le souci de la précision et des nuances. En apôtre qui connaît les misères de son peuple, il enseigne une vertu dont on parle rarement et que l'on ne sait plus pratiquer : la force. Après la lecture de ces pages, ceux qui sont tentés de mésestimer leur foi parce qu'elle apparaît trop souvent comme le refuge des faibles et des bafoués, sentiront leur fierté revivre. Quant à ceux qui admirent l'ambition et l'esprit d'initiative du jeune Anglo-Saxon, nous les invitons à lire les pages que l'orateur chrétien de Radio-Canada consacre à la magnanimité. A leur grande surprise, sans doute, ils s'apercevront que la morale catholique leur propose un idéal à la fois plus dynamique et plus pur que celui-là.

Noël Mailloux, O. P.

HENRY TORRÈS — « La France trahie. Pierre Laval ». 1 vol. in-12 de 312 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941.

Ceux qui ont entendu Me Torrès au Palais ou à Radio-Canada ont été à même de se faire une idée de son éloquence et de ses partis pris. S'il leur prend fantaisie d'ouvrir le présent volume, ils seront encore mieux partagés. La passion patriotique du grand avocat parisien s'y exprime avec une verve toujours incisive, parfois enragée. Cette verve est elle-même servie par une phrase souvent ailée, rarement triviale. Me Henry Torrès aime ou hait puissamment. Et il se trouve que parmi ses haines, Pierre Laval occupe une place de surchoix. C'est pourquoi le premier criminaliste du Barreau de Paris, plaidant par écrit dans son exil d'Amérique, charge le *bougnat* pacifiste et défaitiste avec une franchise d'allure et une sorte de tragique allégresse qui emportent le lecteur, quoi qu'il en ait.

Au passage (p. 209), l'auteur rend un particulier hommage à la perspicacité de notre compatriote, M. Percy J. Philip (dont Me Torrès orthographe par distraction le nom : Philips). Le 10 décembre 1933, alors que Laval n'occupait aucun rôle en évidence et que Fernand de Brinon était, lui, complètement inconnu, M. Philip, dans une de ses correspondances au *New York Times*, signala l'alliance intime des deux compères, leur plan de « rapprochement » avec l'Allemagne et l'importance que l'on devait accorder désormais à leurs agissements.

A. Papillon, O. P.

Paraîtra dans quelques mois la

Summa Theologiae Moralis

R. P. H. MERKELBACH, O. P.

3 volumes reliés toile : \$10.00

Par la poste : \$11.00



Une nouvelle édition de la

SUMMA THEOLOGIAE

DE S. THOMAS D'AQUIN

dite PIANA

5 volumes reliés toile : \$24.00

Prix de souscription, *payable d'avance* : \$18.00

*Les deux premiers tomes paraîtront bientôt,
les autres suivront plus tard.*

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

DU BON LAIT DE CHEZ NOUS

COOPERATIVE

ENREGISTRÉE

Lait et Crème — Montréal

4101 est, Notre-Dame AMherst 2171

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
de chaussures

ST-HYACINTHE

**LA BANQUE
CANADIENNE NATIONALE**

est à vos ordres pour toutes vos
opérations de banque et
de placement.

Actif : plus de \$160 000 000

534 BUREAUX AU CANADA

Succursale à St-Hyacinthe
E.-O. DESJARDINS, gérant

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

Téléphone AMherst 2121

O. St-Jean Limitée

HORLOGER - BIJOUTIER

Salon d'optique moderne

1215 est, rue Ste-Catherine

Une quatrième édition paraîtra bientôt

Comment préparer son mariage ?

par le R. P. Arthur-M. GRANGER, O. P.

*Voulez-vous savoir comment préparer un
mariage heureux et comment conserver ce
mariage heureux ? Procurez-vous ce volume
sans tarder.*

PRIX : \$0.60 (taxe en plus)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

Tél. HArbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal



Peinture de haute qualité

Tél. ATlantic 1988

MANUFACTURIERS 5540, Côte des Neiges

Montréal

Tél.
DOLLARD
6090



PARFUMERIE REYNARD & CIE

ENREGISTRÉE

CRÈME — PARFUMS — POUVRE — TONIQUES



5800,
Châteaubriand
Montréal

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLARD 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

LA **MESSIER** *Limitée*

J.-E. CADIEUX, PRÉS.

J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

32 rayons
FAIkirk 3541

BATOCHÉ

par le R. P. JULES LE CHEVALLIER, O. M. I.
Archiviste Provincial des Oblats de Marie Immaculée d'Edmonton



Louis Riel était-il coupable ou non-coupable ?

Lisez ce volume d'actualité qui vous renseignera pleinement
Volume grand format de 312 pages en vente à La Librairie Dominicaine

Prix : \$1.50 ; par la poste : \$1.65

*LIVRES CONCRETS, PRATIQUES
ET MODERNES*

L'Amour et les Chrétiens

PRIX : \$0.50 (taxe en plus)

•

Catholiques d'Aujourd'hui

PRIX : \$1.00 (taxe en plus)

par le T. R. Père M.-M. DESMARAIS, O. P.
Prieur des Dominicains d'Ottawa

•

*Tous les jeunes, même les moins jeunes, devraient se
procurer ces deux volumes, les lire, les méditer
et les faire lire à leurs amis.*

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Deuxième édition — Douzième mille

Aide Spirituel
à l'usage
des gardes-malades et des malades
par un religieux dominicain

Petit livre à recommander aux gardes-malades et aux malades.
Il a sa place parmi les livres que l'on doit retrouver dans tout foyer chrétien.

PRIX : broché, \$0.25 (plus taxe) ; relié, \$0.50 (plus taxe)

Remise spéciale par quantité

en vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

Deuxième édition — Cinquième mille

POUR RESTAURER LE FOYER

par le R. Père D.-A. TURCOTTE, O. P.

*« Je voudrais le voir franchir le
seuil de toutes nos maisons et pren-
dre place sur les rayons de cette
bibliothèque du foyer que vous re-
commandez si opportunément ».*

S. E. le Card. VILLENEUVE, O.M.I.
Archevêque de Québec

PRIX : \$0.50 ; par la poste : \$0.55 (taxe en plus)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

